



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

“Colomba” (1840)

roman de Prosper Mérimée

(165 pages)

pour lequel on trouve un résumé

des notes (pages 6-34)

puis successivement l'examen de :

les sources (page 34)

la genèse (page 37)

l'intérêt de l'action (page 38)

l'intérêt littéraire (page 44)

l'intérêt documentaire (page 45)

l'intérêt psychologique (page 47)

l'intérêt philosophique (page 53)

la destinée de l'œuvre (page 53)

Bonne lecture !

Résumé

Chapitre 1

Au mois d'«*octobre 181.*», le colonel irlandais sir Thomas Nevil, revenant d'Italie avec sa fille unique, la romanesque Lydia, est de passage à Marseille. Lydia est déçue : elle aurait voulu connaître plus d'aventures et son père, chasseur invétéré, a manqué de gibier. À l'hôtel, il fait la rencontre d'un de ses anciens officiers, qui venait de passer six mois en Corse, qui leur parle de l'île avec enthousiasme, raconte les chasses curieuses et variées qu'il y a faites, évoquant également devant Lydia, qui se pique de ne s'étonner de rien, les mœurs sauvages du pays, et des histoires de vendetta. Si bien que le colonel et sa fille décident d'aller passer une quinzaine de jours en Corse. Ils font marché avec le patron d'une goélette corse, qui allait faire voile pour Ajaccio, exigeant qu'il ne prenne aucun autre passager.

Chapitre 2

Le patron de la goélette leur demande d'embarquer un lointain parent à lui qui ne les gênerait pas, homme d'ailleurs très comme il faut, appartenant à une ancienne et noble famille. À leur arrivée sur le port, sir Nevil et sa fille, tout d'abord contrariés par ce compagnonnage forcé, se trouvent en présence d'un grand jeune homme, bien fait, distingué, d'allure militaire. Tous trois montent dans la yole qui doit la conduire à la goélette. Le colonel engage la conversation sur un ton protecteur et fait quelques maladresses. Il finit par apprendre que son interlocuteur a été à Waterloo, qu'il est lieutenant en demi-solde de l'armée française, qu'il rentre au pays et qu'il se nomme Orso Antonio della Rebbia. Sa sympathie pour lui s'en accroît, et, quand ils sont montés à bord de la goélette, il le prie à dîner avec lui et Lydia. À table, tandis que sa fille se mêle peu à la conversation, il raconte comment, en Espagne, à Vittoria, il avait eu affaire à un bataillon corse, commandé par un officier admirable d'héroïsme et de sang-froid.

Chapitre 3

Quand les convives se sont séparés pour regagner leurs cabines, Lydia remonte sur le pont, voulant jouir de la beauté de la nuit. Elle entend le matelot du gouvernail chanter une sorte de complainte corse, qu'il interrompt brusquement au moment où Orso, lui aussi, apparaît sur le pont. Intriguée, elle apprend un peu plus tard, quand il s'est retiré, que la complainte est une «*ballata*» composée à l'occasion de la mort du colonel della Rebbia, le père d'Orso, lâchement assassiné, deux ans plus tôt dans des conditions mystérieuses, et que sans doute Orso revient en Corse, à Pietranera, se venger des meurtriers de son père, qu'on soupçonne être le maire Barricini et ses deux fils, ennemis de la famille della Rebbia. Les trois jours suivants, elle cause longuement avec le lieutenant, de la Corse, de ses mœurs farouches, qu'il essaie de lui expliquer, sans d'ailleurs lui laisser entendre ce qu'il ferait une fois installé dans son pays. Enfin, on arrive.

Chapitre 4

À Ajaccio, tandis que le colonel et Orso vont à la chasse, Lydia se promène. Mais, vite lasse des curiosités napoléoniennes, elle fait de la correspondance et, par désœuvrement, s'efforce de «*civiliser*» Orso qui est en train de devenir amoureux. Un soir, tous trois reçoivent la visite du préfet du département, un mondain qui se sent exilé en Corse, et recherche la société des deux Anglais. Mais, inquiet du retour d'Orso della Rebbia, il aimerait savoir s'il veut suivre la coutume de la vendetta. Après son départ, Lydia parvient à convaincre celui qui sentait «*l'instinct du pays*» se réveiller en lui à renoncer au désir de venger son père.

Chapitre 5

Colomba, soeur d'Orso, jeune écuyère sombre, farouche et virile, mais à la beauté remarquable, survient pour rencontrer son frère aîné, qui a du mal à la reconnaître. Elle intrigue Lydia par l'orgueil familial et la tristesse qu'elle sent en elle. Elle montre une vive émotion à la lecture de l'épisode de Francesca da Rimini dans «*L'enfer*» de Dante, et en improvisant un «*vocero*», «*La jeune fille et la*

palombe”, qui est, destiné à son frère, un appel discret à la vengeance, car elle est bien décidée à lui faire prendre les armes.

Chapitre 6

La rivalité des deux familles della Rebbia et Barricini qui dominent le village remonte au XVI^e siècle. Après une première offense et une première vendetta, les chefs des deux familles, expatriés lors de la domination génoise, ne s'étaient plus rencontrés jusqu'aux dernières années du XVIII^e siècle. Alors l'animosité reparut entre le colonel Ghilfuccio della Rebbia, le père d'Orso, et l'avocat Giudice Barricini. Ce dernier, à la Restauration, devint maire du village de Pietranera, où revint vivre le colonel qui était en demi-solde. Alors se succédèrent à tout propos des «*chicanes*», en particulier l'interdiction d'enterrer suivant ses dernière volontés la défunte épouse du colonel, ce qui entraîna son grand courroux jusqu'au jour où il fut, à quelque distance du village, assassiné. Mais il avait pu, avant de mourir, écrire le nom de son meurtrier sur son carnet, qui fut remis au maire. Quand le juge d'instruction ouvrit le carnet, il y trouva le nom d'un bandit, Agostini, qui fut tué dans le maquis quelques jours plus tard. Mais la famille della Rebbia accusa le maire d'avoir déchiré la feuille accusatrice, et d'avoir, sur un autre feuillet, écrit le nom d'Agostini, qui n'était pas celui de l'assassin. Cependant, l'instruction déchargea le maire de tout soupçon et de toute accusation. Colomba exhala toute sa haine contre les Barricini dans une «*ballata devenue très populaire*», et ne cessa d'énumérer, dans ses lettres à son frère, Orso, qui n'avait pu revenir en Corse au moment de l'assassinat, tous les soupçons qu'elle avait contre les Barricini. Mais il continua à les présumer innocents, et revenait pour la marier, vendre ses propriétés afin de pouvoir vivre sur le continent, et non pour tuer.

Chapitre 7

Orso, qui craint l'attitude de sa sœur à son égard, fait part à Lydia, une tendresse naissant entre eux, de sa tension intérieure. Elle essaie de le convaincre de ne pas se laisser gagner par des pensées de vengeance.

Chapitre 8

Le lendemain matin, le colonel et sa fille se lèvent afin de saluer leurs amis qui quittent Ajaccio pour se rendre à Pietranera, qui se trouve au centre de l'île. Colomba fait cadeau d'un «*stylet*» (un poignard) à Lydia, tandis que le colonel offre à Orso un de ses fusils, un Manton. Dans un monologue, Lydia, tout en s'en défendant, succombe au charme romanesque d'Orso.

Chapitre 9

Tout en cheminant, Colomba exprime son admiration pour la beauté et le charme de Lydia, et engage Orso à l'épouser, d'autant plus qu'elle doit être «*un bon parti*». Les voyageurs dînent et couchent chez un ami de leur famille, puis se remettent en route à travers le maquis, qui hospitalier à ceux qui ont «*fait un malheur*». À quelque distance de Pietranera, Colomba ayant fait venir une véritable garde du corps et ayant répandu le bruit que son frère venait pour exécuter sa vengeance, il est accueilli par une troupe de bergers en armes, qui ont été rassemblés par Colomba pour le protéger et qui manifestent une joie bruyante. Mais il les considère avec courroux, estimant que c'est de la provocation. Il réussit non sans peine à les éloigner. Cependant, il trouve le village prêt pour une guerre entre rebbianistes et barricinistes, et, comme il traverse une partie de la place réservée à ceux-ci, il passe pour être venu venger son père, et doit imposer sa volonté à une escorte trop pétulante.

Chapitre 10

Dans la maison de son enfance, Orso évoque le doux souvenir de sa mère et celui, plus mêlé, de son père qui, après l'avoir affectueusement traité au foyer, lui avait, à l'armée, imposé strictement la discipline. Il envisage aussi l'avenir, sombre ou souriant, selon qu'il pense à la vengeance ou à la visite prochaine de Lydia. Survient une petite fille, Chilina, à qui Colomba donne du pain et de la poudre pour son oncle, le bandit Brando Savelli, ou Brandolaccio, qui vit pauvrement et dangereusement dans le maquis. Orso, en proie à la contrariété et connaissant un drame de conscience, fait des reproches à sa sœur.

Chapitre 11

Le lendemain, Colomba fond des balles pour le fusil que le colonel a offert à Orso, et se montre si obnubilée par la vengeance du meurtre de leur père qu'il y voit de la «*folie*». Elle lui présente des vêtements qu'elle a confectionnés pour lui, la cartouchière de son père, son pistolet et un stylet. Amusé par ce déguisement d'opéra-comique, Orso annonce en revanche à sa sœur qu'il veut achever son éducation qui est trop négligée. Mais cette entreprise est interrompue par une promenade qu'elle lui fait faire, qui est, en fait, un pèlerinage passionné sur le «*mucchio*», la pyramide de feuillage surmontée d'une croix de bois, élevée à l'endroit où leur père fut assassiné, ce qui fait fondre en larmes Orso. Parti errer, en proie au désarroi, il pèse toutefois les éléments du drame dans lequel sa sœur l'engage. Plutôt que par l'odieuse vendetta, il est tenté par un duel avec un des fils de l'adversaire. La pensée de Lydia l'apaise tout à fait. Il fait la rencontre de Chilina qui le conduit auprès de son père, le bandit Brandolaccio, un ancien soldat qui servit à Waterloo sous les ordres d'Orso, déserta en 1816 pour tuer l'assassin de son père et, depuis ce temps, a pris le maquis. Il est accompagné d'un autre bandit, qui, avant de devenir meurtrier, faisait des études de théologie, et qui, pour cette raison, est surnommé «*le Curé*». Ils racontent leurs bonnes fortunes, leurs projets matrimoniaux pour la petite Chilina, et la façon décisive dont «*le Curé*» a puni un usurier qui avait imité sa signature pour extorquer de l'argent à un pauvre diable. Orso quitte les bandits en glissant dans la besace de Brandoluccio deux pièces de cinq francs, mais il court après lui pour les lui rendre.

Chapitre 12

Colomba incite Orso à venir avec elle à la veillée funèbre sur le corps de Charles-Baptiste Pietri, où elle doit réciter une «*ballata*». Orso voudrait l'en empêcher, mais vient avec elle, et est ému par son improvisation. Celle-ci est troublée par la survenue du maire Barricini, qui est accompagné de ses deux fils, se moquent d'elle ouvertement, et du préfet, qui est de passage dans la région. La «*voceratrice*» fait alors de sa «*ballata*» un appel à la vengeance d'une orpheline contre les assassins de son père.

Chapitre 13

Le préfet rend visite à Orso et Colomba, et, pour tenter de faire cesser l'inimitié entre eux et les Barricini, leur présente la lettre d'un voleur alors en prison, Tomaso Bianchi, qui accuse du meurtre de leur père le bandit Agostini, qui l'aurait tué par vengeance. Orso veut bien voir en cet Agostini le seul coupable, mais Colomba refuse de croire en cette preuve de l'innocence de ses ennemis, et parvient à empêcher son frère de se rendre chez eux pour y prendre une lettre envoyée par miss Nevil.

Chapitre 14

Orso lit la lettre où Lydia lui donne des nouvelles de la santé de son père, lui annonce leur prochain passage à Pietranera dont elle se moque légèrement comme elle se moque de Colomba. Surtout, elle l'incite à «*écouter le préfet*» qui leur a donné des preuves de l'inanité des accusations portées sur les Barricini. C'est ce vers quoi penche Orso qui, charmé et soulagé, va se coucher, tandis que Colomba passe la nuit à lire de vieilles paperasses, et reçoit deux visiteurs «*de fort mauvaise mine*».

Chapitre 15

En prétendant qu'Orso ne peut se déplacer, Colomba parvient à faire venir dans le manoir des della Rebbia le préfet et les Barricini, le père et ses deux fils, Orlanduccio et Vincentello. Le préfet fait une déclaration apaisante. Mais Colomba annonce qu'elle a la preuve qu'Orlanduccio est souvent venu voir Tomaso Bianchi dans sa prison, et qu'il lui a fait écrire la fausse lettre qui accusait Agostini. Elle remet au préfet des papiers compromettants, et fait entrer les deux bandits, Brandolaccio et le «*Curé*». Celui-ci raconte qu'il eut Tomaso pour compagnon en prison, qu'il lui révéla que le maire Barricini allait l'en faire sortir. Orso accuse alors celui-ci d'être un faussaire. Orlanduccio tire son stylet, et se jette sur lui, mais est arrêté par un coup de poing de Colomba qui, quand Vincentello veut se servir du sien, lui oppose un fusil. Après que les Barricini se soient esquivés, le préfet essaie de

l'en dissuader, mais Orso envoie à Orlanduccio une convocation pour un duel au fusil. Le manoir reçoit une garnison de bergers que fait venir Colomba.

Chapitre 16

Une lettre de miss Nevil annonce qu'elle et son père vont venir à Pietranera plus tôt que prévu. Elle n'a donc pas reçu celle dans laquelle Orso lui parlait des événements qui rendaient inopportune la présence des deux Anglais dans un village en guerre. Comme l'orage ne permet pas d'envoyer aussitôt un exprès, Colomba conseille donc à son frère de partir lui-même le lendemain matin pour leur demander de différer leur voyage. Et, toute à ses projets meurtriers, elle propose de prendre d'assaut la maison des Barricini, ce qui fait dire à son frère : «*Ma douce Colomba, tu es, je le crains, le diable en personne.*» Or elle mutile le cheval qu'il doit prendre. Le lendemain matin, ce suprême défi et menace de mort provoque la colère des rebbianistes, mais Orso ne soupçonne pas sa soeur. Il part sur un autre cheval avec deux bergers. L'un d'eux tire sur un cochon parce qu'il appartient à l'avocat ; ce zèle fâche Orso, qui, refusant encore de se venger, renvoie les deux bergers, interloqués et vexés de son ingratitude.

Chapitre 17

Chemin faisant, Orso se laisse aller à rêver à une idylle avec Lydia. Il est arrêté par la petite Chilina qui le prévient qu'elle a vu Orlanduccio. Il n'en continue pas moins. Mais, quelques instants plus tard, il essuie deux coups de feu tirés par deux hommes qui le guettaient, cachés, près du sentier, derrière des murs de pierres sèches. Quoiqu'il soit atteint au bras gauche, il riposte et fait coup double : les deux hommes sont tués des deux coups de son fusil. À ce moment surviennent le chien Brusco puis son maître, le bandit Brandolaccio, qui constate avec admiration qu'Orso a fait «*coup double d'une main*» sur les frères Barricini, panse sa blessure et le mène dans le maquis de la Stazzona.

Chapitre 18

Alors que Colomba est «*en proie à une vive inquiétude*», arrivent à Pietranera le colonel et sa fille qui n'ont pas rencontré Orso mais ont entendu quatre coups de feu. Survient Chilina qui indique : «*Il vit*», rassure Colomba sur la blessure de son frère, et dit à miss Nevil l'impatience qu'il avait de pouvoir lui écrire. Les deux jeunes filles préparent des pansements et de la charpie, pendant que le colonel s'étonne de ces étranges règlements de compte en marge de la justice légale. Au soir sont ramenés au village les cadavres des deux fils Barricini, ce qui donne lieu à de bruyantes manifestations de deuil et à la douleur silencieuse du père, les barricinistes allant jusqu'à tirer contre les fenêtres du manoir des della Rebbia. Colomba les défie avec une terrible puissance et un cruel mépris. Tandis que le colonel voudrait quitter Pietranera et la Corse, sa fille atermoie, affectant de vouloir accompagner Colomba dans son deuil, mais cédant en fait à l'admiration pour le héros, sentiment que devine sa sœur. Lydia reçoit une lettre où Orso, se disant victime de la «*fatalité*» et condamné à un avenir de proscrit, renonce à elle en lui demandant de continuer à l'estimer. Le préfet entreprend une enquête où il rejette le témoignage de Chilina mais retient celui des Anglais qui affirment que les coups de feu du fusil Manton ont été les deux derniers.

Chapitre 19

Tandis qu'a lieu l'autopsie des corps des frères Barricini, Colomba propose à Lydia de faire avec elle une promenade à quelques pas du village. Mais la promenade se prolonge, et la nuit va tomber. Lydia s'inquiète. Colomba lui révèle que le maquis est tout près, qu'elles ne sont plus loin d'Orso, et l'entraîne, même si, paralysée par ses principes d'éducation, elle a le sentiment d'une situation inconvenante. Orso, à voir près de lui Lydia, oublie ses souffrances, et lui déclare qu'il l'aime. Mais on entend des coups de feu : ce sont des voltigeurs qui arrivent. L'un des bandits les occupe en tirant des coups de fusil ; l'autre saisit un cheval qui paissait à proximité, l'enfourche, pendant que Colomba place son frère devant lui, et le cheval part au galop. Ainsi, les bandits se tirent aisément d'affaire puisqu'à lui seul Castriconi assure la retraite, les voltigeurs se replient finalement à la seule perspective, habilement lancée par Colomba, de rencontrer un nombre de bandits inférieur au leur. Les deux jeunes filles sont amenées à Pietranera. Mais le préfet, qui souhaite étouffer l'affaire, les

libère. Colomba peut triompher : le colonel della Robbia est bien vengé ! Au cours du repas, à la question de son père, Lydia reconnaît qu'elle est « engagée ».

Chapitre 20

Orso et Colomba s'étant rendus sur une montagne au-dessus de Bastia pour y dire adieu aux bandits, on apprend que, grâce au témoignage de Lydia et de son père, la légitime défense fut établie et que a bénéficié d'un non-lieu ; que, presque guéri, il quitte l'île pour l'Italie. Malgré ses instances, ses amis refusent de s'assurer en Sardaigne une vie plus tranquille. Castriconi fait l'éloge de la liberté dont ils jouissent. Chilina a une dot. Le fermier d'Orso ne les laissera pas mourir de faim. Refusant pour la seconde fois de l'argent, ils n'acceptent chacun qu'un souvenir : pour Brandolaccio, c'est le fusil d'Orso ; pour « le Curé », c'est une édition d'Horace.

Chapitre 21

Peu après, les jeunes mariés, tout au bonheur de la lune de miel, visitent Pise en compagnie du colonel et de Colomba, qui semble métamorphosée. Au cours d'une excursion faite dans les environs, elle rencontre, par hasard, le père Barricini. Son instinct se réveille et elle révèle son inaltérable dureté inhumaine. Sans pitié pour le vieillard à demi-gâteux que la mort de ses deux fils a rendu fou, elle le nargue, et, tout en chantonnant une « ballata », lui souhaite de mourir bientôt. Comme, en la reconnaissant, il murmure : « *Il fallait m'en laisser un, un seul* », l'amazone impitoyable riposte : « *Il me les fallait tous les deux [...] Les rameaux sont coupés, et si la souche n'était pas pourrie, je l'eusse arrachée.* » Pour la fermière chez qui cela s'est passé, « *cette femme a le mauvais œil !* »

Notes

(la pagination est celle de l'édition du Livre de poche, 'Mérimée, nouvelles complètes, tome 1')

Chapitre 1

Page 317 :

- l'épigramme signifie : « Pour faire la vendetta, sois-en sûr, il suffira d'elle ».
- « vocero » : Complainte, chant populaire, triste et lent, perpétuant le souvenir d'infortunes célèbres. Plus loin, Mérimée allait indiquer dans une note : « *Lorsqu'un homme est mort, particulièrement lorsqu'il a été assassiné, on place son corps sur une table, et les femmes de sa famille, à leur défaut des amies, ou même des femmes étrangères connues pour leur talent poétique, improvisent devant un auditoire nombreux des complaintes en vers dans le dialecte du pays. On nomme ces femmes "voceratrici", ou, suivant la prononciation corse, "buceratrici", et la complainte s'appelle "vocero", "buceru", "buceratu", sur la côte orientale ; "ballata" sur la côte opposée. Le mot "vocero", ainsi que ses dérivés, "vocerar", "voceratrice", vient du latin "vociferare". Quelquefois, plusieurs femmes improvisent tour à tour, et souvent la femme ou la fille du mort chante elle-même la complainte funèbre.* »
- le « Niolo » est une vallée de Corse.
- « 181. » : Vraisemblablement 1817.
- « l'hôtel Beauveau » : Hôtel existant toujours à Marseille, dans la rue du même nom, qui fut percée quand M. de Beauveau était gouverneur de la province. Mérimée utilisait des souvenirs personnels : il avait lui-même séjourné à l'hôtel en août 1839.
- « "touristes" » : Ce mot, dérivé de l'anglais, était alors un néologisme que Mérimée souligna. Stendhal venait de publier (en 1839) ses 'Mémoires d'un touriste'.
- « le "nil admirari" » : Formule d'Horace ('Épîtres', I, 6) qui signifie : « ne s'étonner de rien » et s'emploie ici dans le sens de ne s'étonner de rien et apparaît alors comme la devise des touristes blasés.
- « "La Transfiguration" » : Tableau de Raphaël représentant l'apparition de Jésus-Christ à trois de ses disciples sur le mont Thabor. C'est un autre élément autobiographique : en octobre 1839, séjournant à Rome, Mérimée avait pu s'attarder devant le tableau, exposé au musée du Vatican.

- «*le Vésuve*» : Seul volcan alors en activité de l'Europe continentale (éruption en 1794), très recherché par les touristes dès le début du XIXe siècle. C'est encore un élément autobiographique : Mérimée avait respiré l'odeur de soufre dégagée par le volcan.
- «*couleur locale*» : Dans l'«*Avertissement de la Guzla*», Mérimée avait écrit : «*Vers l'an de grâce 1827, j'étais romantique. Nous disions aux classiques : vos Grecs ne sont point des Grecs, vos Romains ne sont point des Romains ; vous ne savez pas donner à vos compositions la couleur locale. Nous entendions par couleur locale ce qu'au XVIIe siècle on appelait les mœurs ; mais nous étions très fiers de notre mot et nous pensions avoir inventé le mot et la chose.*» La «*couleur locale*», pour lui, est constituée par le singulier, l'original et l'étrange. C'est le sens qu'il prêta au mot quand, le 10 août 1840, il pria Sutton Sharpe de faire voir à leur ami commun Lenormant, qui allait visiter Londres, «*un peu de couleur locale*». S'il railla l'engouement romantique pour cette couleur locale, il faut voir, dans cette attitude, une certaine pose de dandy intellectuel : «*Il a ce travers byronien de mépriser la littérature en la cultivant avec amour, de parler avec indifférence ou avec cynisme de ce qui lui est cher.*» (Pierre Trahard, «*Prosper Mérimée de 1834 à 1853*», page 423). Il commit une petite erreur en mettant dans la pensée de la jeune Anglaise, vers 1817, une préoccupation d'artiste : les amateurs d'art n'apparurent que beaucoup plus tard.
- «*Birmingham*» : Ville du pays noir anglais qui voyait alors son activité industrielle favorisée par l'existence de mines de charbon et de gisements de fer maintenant épuisés.
- «*parler "avec les honnêtes gens" comme dit M. Jourdain*» : Dans «*Le bourgeois gentilhomme*») de Molière, M. Jourdain parle plutôt des «gens de qualité».

Page 318 :

- «*ce Raphaël*» : Métonymie («ce tableau de Raphaël»).
- «*la porte pélasgique*» : Appartenant à la période tout à fait primitive dans la construction d'époque mycénienne.
- «*cyclopéenne*» : À peu près synonyme de «*pélasgique*» (le mot se réfère aux constructions gigantesques que les Grecs attribuaient aux Cyclopes).
- «*Segni*» : Petite ville de l'Italie péninsulaire.
- «*terre de Sienne*» : Ocre brun dont on se sert en peinture.
- «*perdrix rouges*» : Gibier sans intérêt pour un grand chasseur comme le colonel Nevil.
- «*adjutant*» : Dans l'armée anglaise, officier subalterne transmettant les ordres d'un officier supérieur.
- «*à miss Lydia*» : Les récits du capitaine Ellis sont riches de détails susceptibles de flatter le goût de miss Nevil pour la couleur locale, et propres à l'inciter au voyage en Corse.
- «*force*» : Beaucoup de.

Page 319 :

- «*"maquis"*» : Dans les pays méditerranéens, étendues difficilement pénétrables tant y est touffue et serrée une végétation de buissons, d'arbustes (arbousiers, cistes, bruyère) et d'arbres rabougris (chênes, chênes-verts, chênes-lièges).
- «*le mouflon*» : Grand mouton sauvage à cornes persistantes et recourbées, dont la couleur, rousse en été, devient plus foncée l'hiver.
- «*qu'on ne trouve pas ailleurs*» : Remarque inexacte car le mouflon est également l'hôte de la Sardaigne où, comme en Corse, il doit au maquis de n'avoir pas disparu.
- «*nombrier*» : Dénombrer.
- «*vendetta "transversale"*» : «*C'est la vengeance que l'on fait tomber sur un parent plus ou moins éloigné de l'auteur de l'offense.*» (note de Mérimée).
- «*stylet*» : Poignard à lame très fine triangulaire ou quadrangulaire.

Page 320 :

- «*Bonaparte*» : Les Anglais nommaient Napoléon Ier par son nom de famille, ne voulant pas admettre son titre d'empereur.

- «*la grotte*» : C'est, à l'ouest d'Ajaccio, au haut du cours Grandval, sur la place du Casone, une excavation naturelle formée par quelques blocs de granit. La légende veut qu'elle ait été un lieu de prédilection pour Napoléon enfant car il favorisait ses rêveries, lectures ou jeux. Mais il n'avait que neuf ans quand il fut envoyé à l'école militaire de Brienne, et, à cette époque, la grotte était enclose dans une propriété privée.
- «*bivouac*» : À partir de la Révolution, ce mot cessa d'être un terme de service (garde de nuit) pour désigner un gîte à la belle étoile. Dans l'armée, ce mode de stationnement précaire fut utilisé jusqu'en 1815, puis remplacé par le cantonnement.
- «*Saint-James's-Place*» : Place de Londres située en face du palais royal. Quartier où habitent les Nevil.
- «*goëlette*» (l'orthographe usuelle est «*goélette*») : Navire à deux mâts et à voiles tendues selon l'axe du navire.
- «*bouillabaisse*» : Soupe provençale de poissons de roche cuits dans de l'eau et du vin blanc avec de multiples ingrédients (poivre, sel, safran, oignon, ail, échalotte, thym, laurier, clous de girofle, persil, purée de tomates, huile d'olive, parmesan, gruyère râpé).
- «*stipula*» : Énonça, fixa expressément.

Chapitre 2

Page 321 :

- «*la Canebière*» : Principale artère de Marseille, descendant jusqu'au Vieux-Port.
- «*chasseurs à pied de la garde*» : Corps d'infanterie légère.
- «*l'Autre*» : Napoléon, exilé dans l'île de Sainte-Hélène, adoré par les uns, détesté par les autres, mais toujours présent dans les esprits.
- «*un éloge en trois points*» : Un éloge complet, un discours devant, selon les règles de rhétorique, se composer de trois parties.

Page 322 :

- «*Caporaux*» : Dans une note de «*Mateo Falcone*», Mérimée indiqua : «*Les caporaux furent autrefois les chefs que se donnèrent les communes corses quand elles s'insurgèrent contre les seigneurs féodaux. Aujourd'hui, on donne encore quelquefois ce nom à un homme qui, par ses propriétés, ses alliances et sa clientèle, exerce une influence et une sorte de magistrature sur une "pieve" ou un canton. Les Corses se divisent, par une ancienne habitude, en cinq castes : les "gentilhommes" (dont les uns sont "magnifiques", les autres "signori"), les "caporaux", les "citoyens", les "plébéiens" et les "étrangers".*»
- «*caporal d'infanterie*» : L'emploi du mot «*caporal*» provoque un plaisant quiproquo puisque c'est, pour le colonel, un grade dans l'armée.
- «*où vous n'avez pas envie d'aller*» : En prison.
- «*Vous pouvez l'emmener, répéta le colonel*» : Il est l'écho des volontés de sa fille.
- «*yole*» : Canot étroit et léger.
- «*le teint basané*» : Bruni par le grand air, ayant la couleur du cuir appelé «*basan*».

Page 323 :

- «*7^e léger*» : Régiment d'infanterie légère.
- «*Waterloo*» : Bataille décisive perdue par Napoléon Ier devant les Anglais et les Prussiens en 1815. Le désastre provoqua la chute définitive de l'empereur.
- «*elle compte double*» : Le colonel Nevil estime que la campagne qui s'était terminée par la bataille de Waterloo avait été particulièrement animée et, surtout, décisive.
- «*se mordit les lèvres*» : Orso s'empêche d'exprimer son dépit.
- «*si les Corses aiment beaucoup leur Bonaparte*» : Dès qu'un étranger s'intéresse à la Corse, la figure de Napoléon s'impose à lui.
- «*nul n'est prophète en son pays*» : Proverbe qu'on trouve dans l'«*Évangile*» selon saint Matthieu (XIII).

Page 324 :

- «*ton dégagé*» : Sûr de soi.
- «*prisonnier en Angleterre [...] un prisonnier de votre nation*» : Orso rappelle au colonel, avec vivacité, que, dans les hostilités entre la France et l'Angleterre, la première fut longtemps victorieuse.
- «*le pur toscan*» : Dialecte de la Toscane, considéré comme le langage le plus «pur» de l'Italie dont il est d'ailleurs devenu la langue officielle.
- «*patois*» : Déformation locale de la langue d'un pays. Plus loin (page 364), Orso déplore l'«*infernal patois*» employé par un matelot.
- les vers de la chanson corse signifient : «Si j'entraais dans le paradis saint, saint, et si je ne t'y trouvais pas, j'en sortirais.»
- «'Capisco'» : Je comprends.
- «*semestre*» : Congé de six mois accordé autrefois aux militaires.

Page 325 :

- «*Ils*» : Emploi méprisant du pronom personnel pour désigner le régime des Bourbons.
- «*demi-solde*» : Solde réduite d'un militaire mis en position de disponibilité. Dès la première Restauration, en 1814, furent supprimés une centaine de régiments, ce qui entraîna une réduction importante du nombre d'officiers, une grande partie d'entre eux étant mis en «demi-solde», en fait en solde considérablement réduite, souvent de bien plus que la moitié. Ces «demi-soldes», hostiles au gouvernement, formèrent les principaux éléments des conjurations dites libérales, mais surtout bonapartistes, qui troublèrent le régime des Bourbons. Voir «*Servitude et grandeur militaires*» de Vigny, et «*Les demi-soldes*» de G. d'Espargès.
- «*se mordit les lèvres*» : Orso s'empêche d'exprimer sa révolte contre la charité qu'il juge blessante de sir Nevil.
- «*Colonel*» : Le ton devient mondain.

Page 326 :

- «*le qui pro quo*» : La méprise (du latin «quid pro quod» : prendre une chose pour une autre).
- «*tribuns*» : À Rome, le tribun était le magistrat chargé de défendre les droits de la plèbe ; ici, les tribuns sont les chefs des paysans révoltés.
- «*lieutenant*» : Le colonel et sa fille apprennent, de leur interlocuteur amusé, leur méprise sur les «caporaux» corses.
- «*je le présume*» : Je le suppose.
- «*se guinder*» : Terme nautique : se hisser.
- «*penaud*» : Honteux.
- «*impertinence*» : Maladresse, manque de respect.
- «*aristocratique*» : D'une distinction rappelant une naissance noble.

Page 327 :

- «*à la manière anglaise*» : En levant son verre.
- «*en tirailleurs*» : En ordre non groupé.
- «*la bataille de Vittoria*» : Elle fut livrée et perdue près de cette ville du nord de l'Espagne le 21 juin 1813, après l'évacuation de Madrid, par Gazan et le roi Joseph contre Wellington qui commandait les armées anglaise, espagnole et portugaise. La cavalerie anglaise y joua un grand rôle, mais ne réussit pas à enfoncer les carrés du général Reille qui couvrait la retraite ; le 2^e léger se distingua dans cette manoeuvre de retardement.
- «*Il doit m'en souvenir*» : Tournure impersonnelle ; j'ai de bonnes raisons de m'en souvenir.
- «*la poitrine*» : Le colonel a été, dans cette bataille, blessé à la poitrine.
- «*ils se rallièrent*» : Se rassemblèrent (s'oppose à «*en tirailleurs*»).
- «*mes drôles*» : Mauvais sujets. L'expression montre le mépris de l'officier anglais. Mais, ailleurs, il manifeste beaucoup d'admiration pour ses ennemis.
- «*carrés*» : Troupes rangées de manière à offrir autant de front que de profondeur.

- «*l'aigle*» : Le symbole de l'empire, celui des Romains comme celui de Napoléon Ier, qui surmontait la hampe du drapeau.
- «*mordre sur le front du carré*» : Pénétrer sur le devant, comme une morsure.
- «*dragons*» : Soldats d'infanterie montée, alors arme distincte de la cavalerie de ligne.
- «*la diable de musique*» : Expression de la langue parlée insistant sur le caractère irritant, insupportable, de la musique.
- «*crassés*» : Encrassés.
- «*je serrais la botte*» : Je serrais le cheval avec les jambes bottées.
- «*Al capello bianco !*» : Au chapeau blanc !

Page 328 :

- «*plumet*» : Panache ornant la coiffure militaire. Le «*blanc*» est ici la couleur distinctive du chef.
- «*C'était mon père*» : Est trop extraordinaire le hasard qui met face à face l'officier anglais et le fils de l'officier français dont il vient de raconter l'histoire.
- «*major*» : Officier supérieur chargé de l'administration générale du régiment, et venant alors, dans la hiérarchie, tout de suite après le colonel.
- «*18e*» : Mérimée transforma le 2e léger en 18^e léger. En fait, aucun régiment comprenant des Corses n'avait participé à la bataille de Vittoria.
- «*pâlissant légèrement*» : Orso se souvient alors de la fin tragique de son père, victime de la vendetta. Mérimée possède l'art d'intriguer le lecteur.
- «*Waterloo*» : Au chapitre X, Orso évoque cette bataille où il fut engagé sous les ordres de son père.
- «*que cette mer est belle !*» : Orso change de sujet pour échapper à l'émotion que lui donne le souvenir de son père,
- «*Pise [...] Campo Santo [...] Dôme [...] Tour penchée*» : Mérimée vit de ses yeux lors de son voyage en Italie avec Stendhal (1839), les monuments cités par Orso. Pise est de nos jours célèbre surtout par sa tour penchée en marbre blanc, qui sert de beffroi, et dont l'inclination viendrait d'un affaissement de terrain, ou d'un défaut de fondation... à moins que l'architecte n'ait voulu par là mettre en valeur son habileté. Le «*dôme*», en marbre de couleurs alternées, possède d'étonnantes vantaux romans stylisés ; on voit dans la nef la «*lampe de Galilée*» en bronze : le sacristain, en imprimant des oscillations à cette lampe au moment où il l'allumait, aurait inspiré à Galilée les lois du mouvement oscillatoire. À ces monuments, Orso préfère le «*Campo Santo*», cimetière formé, dit-on, avec de la terre du Golgotha rapportée par les croisés ; le «*Campo Santo*» est entouré par des galeries gothiques dont les fresques, très célèbres, datent des XIV^e et XV^e siècles. Le peintre florentin Orcagna y a illustré la brièveté et la vanité des plaisirs du monde dans une fresque immense, «*Le triomphe de la mort*» (ici, «*la "Mort"*»), où il prit Dante pour guide. L'influence de Pise, dont ces monuments rappellent la grandeur passée, remonte au XI^e siècle, quand la papauté confia à l'archevêque de Pise l'administration de la Corse. Les Génois exercèrent ensuite la prépondérance, mais, après l'indépendance (1769), les Corses se tournèrent vers l'université de Pise où Orso et le bandit Castriconi ont fait leurs études.
- «*mal à la tête*» : Lydia n'a pas mal à la tête, mais veut échapper au trouble qu'elle éprouve devant Orso.
- «*intelligence*» : Entente, complicité, connivence.
- «*critiquèrent*» : Appréciaient de façon équitable les qualités et les défauts.
- «*Wellington*» : Il commandait les Anglais à Waterloo.
- «*Blücher*» : Il commandait les Prussiens à Waterloo où son arrivée sur le champ de bataille, alors que Napoléon attendait les renforts de Grouchy, fut décisive. Voir Victor Hugo dans «*L'expiation*» : «*On attendait Grouchy. / Ce fut Blücher.*»

Chapitre 3

Page 330 :

- «*clair de lune*» : Mérimée, qui affectionnait les allusions littéraires comprises seulement de quelques-uns, parodia ici la mode romantique des clairs de lune, se moqua de miss Nevil qui, en bonne lectrice des poètes romantiques, cherche dans un décor conventionnel des émotions rares.
- «*prosaïque*» : Commun, vulgaire.
- «*pelisse*» : Manteau garni intérieurement de fourrure.
- «*lieux communs*» : Banalités.
- «*imprécations*» : Malédiction.

Page 331 :

- «*l'aigle*» : Napoléon.
- «*n'attendent jamais*» : Pour le tuer.
- «*Vittolo tua Sampiero Corso*» : Sampiero Corso est un héros national corse, qui se couvrit de gloire au service de François Ier, puis de Henri II, obtint de tenter la libération de la Corse, alors soumise aux Génois, alliés de Charles-Quint, fut près de réussir, mais vit, en 1559, au traité de Cateau-Cambrésis, Henri II rendre la Corse aux Génois, fut alors réduit à ses maigres forces, mais continua une lutte difficile. Il tua de sa propre main sa femme, «*Vannina*» (l'orthographe habituelle est «*Vanina*») d'Ornano, parce qu'elle avait prêté l'oreille à une offre de paix et voulait demander sa grâce au Sénat de Gênes. Il mourut en 1567, dans une embuscade tendue par les frères de Vanina grâce à la complicité d'un de ses compagnons, Vittolo. Mérimée indiqua dans une note : «*Le nom de Vittolo est encore en exécration parmi les Corses. C'est aujourd'hui un synonyme de traître.*»
- «*Placez sur la muraille*» : À partir de là, la complainte est une prosopopée.
- «*croix d'honneur*» : La légion d'honneur.
- «*rouge ma chemise*» : À cause du sang.
- «*Pour chaque trou, un trou dans une autre chemise*» : Appel à une double vengeance.
- «*panneau*» : Écoutille, ouverture sur le pont du bateau.
- «*Je vous prends*» : Je vous surprends.

Page 332 :

- «*ballata [...] vocero*» : Complainte, chant populaire, triste et lent, perpétuant le souvenir d'infortunes célèbres. Il s'agit ici d'une complainte funèbre.
- «*Ors' Anton'*» : C'est ainsi qu'en Corse on prononce «*Orso Antonio*», les Corses le désignant toujours par son double prénom en s'adressant à lui.
- «*donner le rimbecco*» : «*"Rimbeccare" en italien signifie renvoyer, riposter, rejeter. Dans le dialecte corse, cela veut dire : adresser un reproche offensant et public. On donne le "rimbecco" au fils d'un homme assassiné en lui disant que son père n'est pas vengé. Le "rimbecco" est une espèce de mise en demeure pour l'homme qui n'a pas encore lavé une injure dans le sang. La loi génoise punissait très sévèrement l'auteur d'un "rimbecco".*» (note de Mérimée).

Page 333 :

- «*Othello*» : Général maure au service de Venise, principal personnage de la tragédie de Shakespeare qui porte son nom. Époux brutal de la tendre et pure Desdémone, il l'étouffe dans un accès de jalousie furieuse.
- «*tillac*» : Pont du navire.

Page 334 :

- «*si toutes les puces de mon lit lui ressemblaient, je ne me plaindrais pas d'en être mordu.*» : Réminiscence de «*Don Quichotte*» de Cervantès (I, 30) où Sancho Pança s'écrie : «*Que toutes les puces de mon lit ne sont-elles ainsi faites !*»

- «*avant peu on verrait "de la viande fraîche"*» : Expression populaire corse : quelqu'un sera tué sous peu.
- «*'Pietranera'*» : Mérimée donna au village, où il fit habiter les della Rebbia et qu'il situa en pleine montagne au centre de l'île, le nom d'un hameau situé au Nord, au bord de la mer, à deux kilomètres de Bastia.
- «*blanches comme neige*» : Absolument innocentées.
- «*elles avaient dans leur manche*» : Expression populaire : elles étaient soutenues par...
- «*je fais plus de cas*» : Je trouve plus utile.
- «*la cour royale*» : La cour royale de justice.
- «*les trois S*» : «*Expression nationale, c'est-à-dire "schiopetto, stiletto, strada", fusil, stylet, fuite.*» (note de Mérimée).

Page 335 :

- «*Fiesque*» : «*Fiesque, noble Génois, ourdit en 1547 un complot contre Andréa Doria, chef suprême de Gênes et contre le neveu de celui-ci. Il périt accidentellement pendant le massacre qu'il avait déclenché. Le cardinal de Retz a écrit l'histoire de la "Conspiration de Fiesque". Schiller et, en 1824, Ancelot la portèrent au théâtre.*» (note de Mérimée)..
- «*sacramentelles*» : Rituelles, traditionnelles.

Page 336 :

- «*mânes*» : Âmes des morts chez les Étrusques et les Romains. Mérimée, suivant Bossuet et Lesage, fit de ce nom un féminin, contrairement à l'usage courant.
- «*"galanterie"*» : Élégance, politesse de bonne compagnie.
- «*héros de lord Byron*» : Ils promènent à travers le monde leur solitude et leur désespoir.
- «*les Sanguinaires*» : Cinq îles d'un promontoire qui forme à l'ouest l'extrémité du golfe d'Ajaccio. Les Sanguinaires ont été illustrées par Alphonse Daudet dans «*Les lettres de mon moulin*».
- «*la Punta de Girato*» : Montagne de granit au sud de la baie d'Ajaccio.

Page 337 :

- «*Attila*» : Roi des Huns au Ve siècle, il dirigea de terribles expéditions qui semblaient devoir submerger la civilisation antique.
- «*fabriques*» : Terme emprunté au langage des peintres ; constructions ornant les jardins et les parcs.
- «*Castellamare*» : Ville thermale et balnéaire au sud du golfe de Naples.
- «*cap Misène*» : Cap fermant le golfe de Naples à l'ouest.
- «*Cours*» : Le Cours Napoléon, belle et large avenue, plantée d'orangers et autres végétaux exotiques.

Chapitre 4

Page 338 :

- «*plus ou moins catholiques*» : Plus ou moins en accord avec la morale catholique, c'est-à-dire la morale tout court en Occident jusqu'à la Réforme.
- «*papier de la tenture*» : Papier recouvrant les murs. On attribuait alors aux touristes anglais l'habitude de dérober des souvenirs.
- «*généreuse résolution*» : Courageuse résolution. Il faut noter l'ironie de Mérimée.
- «*basané*» : Bruni par le grand air, ayant la couleur du cuir appelé «basan».
- «*civiliser*» : Faire sortir de l'état sauvage.

Page 339 :

- «*convertir*» : Convertir à la civilisation.
- «*libéral*» : Favorable aux libertés individuelles, dans le domaine politique, économique et social.
- «*satellite*» : Homme de main chargé d'exécuter les volontés d'un chef.

Page 340 :

- «notabilités» : Personnes très connues.
- «coutumes» : Allusion aux vendettas.
- «tout à fait Français» : La Corse n'était française que depuis un demi-siècle. Par le traité de Versailles (1768), Gênes avait cédé ses droits à la France.
- «piqué» : Irrité.

Page 341 :

- «si vous voyez quelque esprit dans ce qu'il vient de dire, il faut assurément que vous l'ayez mis. - C'est une phrase du marquis de Mascarille.» : En fait, dans la scène 9 des "Précieuses ridicules" de Molière, c'est Cathos qui dit à Mascarille : «Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.»

Chapitre 5

Page 344 :

- «revenant d'une promenade» : Mérimée avait d'abord écrit : «qui avait été se promener».
- «une jeune femme» : Mérimée ne nous présente d'abord qu'une silhouette lointaine de Colomba, car il nous la fait voir par le regard de Lydia dont l'attention est attirée par l'étrange allure de son écuyer et par sa beauté remarquable. Quand elle approche, elle peut lire dans son expression : l'orgueil de sa famille, l'inquiétude (car elle ignore les intentions d'Orso), la tristesse (car elle ressent douloureusement son deuil).
- «l'arçon de la selle» : Partie de la selle qui se relève en avant.
- «mélodrame» : Drame populaire où jouent un rôle le poignard, le crime, l'incendie et l'amour.
- «mezzaro» : Voile de soie noire que les femmes corses portent sur la tête, croisé sous le menton et serré autour du cou. On dit aussi «mesaru».

Page 345 :

- «houssine» : Baguette (à l'origine en houx) servant à stimuler un cheval.
- «sans qu'elle levât les yeux» : Colomba est dépourvue de coquetterie et de curiosité.
- «interdite» : Perdant contenance.
- «avec curiosité» : Orso ne reconnaît pas immédiatement sa sœur car il est parti en France alors qu'elle n'était encore qu'une enfant.
- «venue sans votre ordre» : Colomba marque sa soumission devant son frère aîné. Cela ne fera que mieux ressortir l'emprise virile qu'elle va exercer sur lui.

Page 346 :

- «maudite auberge» : Très mauvaise (exgération).
- «Les belles armes» : Dans le salon, les armes seules intéressent Colomba car elle est obsédée par la vengeance à exercer contre les assassins de son père.
- «quatorze coups de fusil, quatorze pièces» : L'importance de ce détail sera mieux comprise au chapitre 17. Comme les grands classiques du XVIIIe siècle, Mérimée pratiqua avec un soin discret l'art des préparations.

Page 347 :

- «Manton» : Fusil du célèbre armurier anglais Joseph Manton. Saint-Clair, le héros du "Vase étrusque", se bat en duel avec un «pistolet anglais de Manton».
- «bien porter la balle» : Convenir pour le tir à balle.
- «voilà qui est primitif» : C'est un des signes de l'intérêt croissant de miss Nevil pour Colomba.
- «entendait le français» : Comprendait le français.

Page 348 :

- «*Pietranera. C'était le nom du village où il devait faire sa résidence.*» : Ce nom avait déjà été cité par le matelot au chapitre 3.
- «*Dante*» : Le plus grand poète italien (1265-1321), auteur de «*La divine comédie*».
- «*Francesca da Rimini*» : Fille d'un seigneur de Ferrare, mariée contre son gré à Giocanto, tyran de Rimini, un chevalier vaillant mais laid et boiteux, ne tarda pas à tomber amoureuse du frère de son mari, Paolo. Elle fut assassinée par Giocanto, vers 1283, en même temps que son amant. Leur amour inspira à Dante un célèbre épisode de «*La divine comédie*» : au cinquième chant de «*L'enfer*», Paolo et Francesca se présentent sur le fond d'une sorte de cour fabuleuse, formée par d'illustres victimes de l'amour : Hélène, Achille, Pâris, Tristan. Sous l'appel pressant du poète ressurgit, dans l'âme de Francesca, le souvenir des temps heureux, évocation si puissante que le poète paraît oublier en quel lieu misérable il se trouve, et qu'il est en train de causer avec une morte. Francesca conte la naissance secrète de sa passion avec une candeur naïve et spontanée, dévoilant la fatalité de l'amour.
- «*accentuant*» : Prononçant avec un accent aussi juste que possible.
- «*tercets*» : Dans «*La divine comédie*», les strophes sont des «*terzines*», trois vers dont le premier et le troisième riment ensemble, la rime du second vers revenant dans les deux vers rimés de la strophe suivante. Le tercet est aussi un des éléments constitutifs du sonnet.
- «*convulsivement*» : Avec des mouvements involontaires.
- «*organisation italienne*» : L'adjectif équivaut en fait à «*latine*». Balzac appliqua ce même mot à un Corse dans «*La vendetta*».

Page 349 :

- «*"Pater"*» : Le «*Notre père*», prière chrétienne fondamentale.
- «*s'escrimait*» : S'appliquait avec effort.
- «*voceratrice*» : Femme qui improvise des «*vocero*», des complaints funèbres.
- «*mettant la main sur ses yeux comme ces oiseaux qui se rassurent et croient n'être point vus quand ils ne voient pas eux-mêmes*» : On peut s'amuser de cette singularité anatomique !
- «*palombe*» : Pigeon ramier. Colomba, dont le nom signifie «*colombe*» (ce qui est ironique puisque, loin de vouloir la paix, dont cet oiseau est le symbole, elle ranime la guerre), se compare à la palombe.

Page 350 :

- «*un cruel épervier*» : Sainte-Beuve, qui, dans «*Portraits littéraires*», rapprocha Colomba d'Électre, compara les deux appels au frère vengeur, constatant qu'il y a même jusqu'à l'épervier de la «*ballata*» de Colomba qui correspond au rossignol qui pleure ses petits dans la lamentation de l'Électre de Sophocle. Mais, tandis que l'héroïne grecque pleure son frère qu'à tort elle croit mort, la jeune Corse fait appel à son frère (l'épervier) qui est vivant. Colomba, soucieuse d'inciter Orso à la vengeance, marque un premier point.
- «*ravi*» : Enlevé.
- «*le brave colonel, qui n'avait pas compris un mot, joignit ses compliments à ceux de sa fille*» : Avec ce détail caricatural, Mérimée continua à doter le colonel Nevil du caractère à la fois sympathique et ridicule d'un officier anglais.
- «*à la crapaudine*» : Façon de préparer et de servir un pigeon, qui consiste à l'aplatir et à lui écarter ailes et pattes (ce qui lui donne l'aspect d'un crapaud).
- «*ménageant le papier d'une façon singulière*» : Utilisant.

Page 351 :

- «*la vanité fraternelle d'Orso était au supplice*» : Il ne veut pas déchoir aux yeux de la jeune fille dont il est déjà épris.
- «*busc*» : Lame de baleine ou d'acier donnant de la rigidité aux corsets.
- «*mezzaro*» : Voile de soie noire que les femmes corses portent sur la tête, croisé sous le menton et serré autour du cou. On dit aussi «*mesaru*».

- «*stylet*» : Poignard à lame très fine triangulaire ou quadrangulaire.
- «*nacre*» : Matière blanche à reflets irisés.
- «*Tenez, c'est ainsi, en remontant le coup. Comme cela il est mortel.*» : Colomba, intimidée dans les autres occasions, est très à l'aise pour enseigner le maniement du stylet.
- «*virginale*» : Pure. Le contraste est frappant entre les paroles que prononce Colomba et l'aspect qu'elle présente, une fois endormie.
- «*Phidias*» : Le plus célèbre sculpteur athénien ; à la demande de Périclès, il conçut et réalisa, sur l'Acropole, le temple du Parthénon dont le principal ornement était la statue chrysiléphantine d'Athéna.
- «*Minerve*» : Statue d'or et d'ivoire exécutée par le Parthénon.

Chapitre 6

Page 352 :

- «*in media res*» : Au milieu du sujet, dans le vif du sujet, en pleine action, sans préambule (Horace, '*Art poétique*', vers 148).
- «*tout dort, et la belle Colomba, et le colonel, et sa fille*» : Parodie d'un vers de Racine : «Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune» ('*Iphigénie*', I, 1, vers 9).
- «*galères*» : Sous l'Ancien Régime, le mot désignait la peine des assassins et des voleurs, condamnés à ramer sur les galères du roi. Ensuite, il désigna simplement les prisons où l'on enfermait et où l'on faisait travailler les grands criminels.
- «*singulièrement*» : Tout particulièrement.
- «*Barracini*» : Peut-être ce nom fut-il forgé par Mérimée d'après Baracci, station thermale de la région.
- «*outragée*» : Séduite et abandonnée.

Page 353 :

- «*le gouvernement génois*» : Après la mort de Sampiero (1567), les représentants de Gênes organisèrent l'occupation, et s'attaquèrent aux familles influentes de l'île, susceptibles d'organiser l'opposition.
- «*Naples*» : Un frère de Colomba Bartoli, Jean-Baptiste Carabelli, avait servi dans l'armée napolitaine de 1804 à 1814.
- «*tripot*» : Maison de jeu.

Page 354 :

- «*triviale*» : Banale, rebattue.
- «*épigramme*» : Courte pièce de vers à l'intention satirique, se terminant par un trait piquant. Ici, par extension, trait mordant, formule satirique.
- «*Cent Jours*» : Dernière période du règne de Napoléon, s'étendant du 20 mars 1815, date de son arrivée à Paris après son retour de l'île d'Elbe, jusqu'à la seconde restauration de Louis XVIII, le 8 juillet. Le premier soin de Napoléon fut d'éliminer les royalistes.
- «*chicanes*» : Petites contestations, querelles sans fondements.
- «*assigné*» : Cité en justice.
- «*créatures*» : Personnes dont la situation a été créée par une autre, et qu'on considère comme inconditionnellement dévouées à celle-ci.

Page 355 :

- «*attendu que*» : Parce que. L'avocat, par déformation professionnelle, utilise une formule juridique.
- «*clients*» : Personnes qui se placent sous la protection de quelqu'un.
- «*faire opposition*» : Faire obstacle.
- «*retrograder*» : Faire demi-tour.
- «*craignant les coups naturellement, comme Panurge*» : Personnage du '*Pantagruel*' de Rabelais ; joyeux vivant, riant de tout, sauf du danger.

- « *vive l'Empereur !* » : Cri séditionnel après 1815.
- « *rebbianistes* » : Partisans des della Rebbia.

Page 356 :

- « *successibilité* » : Succession.
- « *tourna ses batteries* » : Dirigea ses attaques.
- « *exhuma* » : Tira de l'oubli.

Page 358 :

- « *air singulier* » : Étrange et significatif.
- « *les scellés* » : Bande de papier ou d'étoffe que fixe aux deux extrémités un cachet de cire molle revêtu d'un sceau officiel. L'opération a pour but de prévenir les détournements.
- « *transport* » : Émotion intense.

Page 360 :

- « *voltigeurs* » : Dans une note de « *Mateo Falcone* », Mérimée indiqua que le corps des voltigeurs corses « *a été levé en 1822 par le gouvernement et sert concurremment avec la gendarmerie au maintien de la police* ». Il a donc commis un léger anachronisme puisque l'action se passe en 1817.
- « *se désistant* » : Renonçant à.

Page 361 :

- « *ne méritaient aucune créance* » : Ne méritaient pas d'être crues.

Chapitre 7

Page 362 :

- « *fou* » : Palmipède de la taille d'une oie, semblable au pélican et « ainsi nommé parce qu'il se pose sans précaution sur les navires en mer et même sur la main lorsqu'on l'avance » (Littré).
- « *la chapelle des Grecs* » : Chapelle de Notre-Dame du mont Carmel, bâtie en 1632 sur la route des Sanguinaires, à trois kilomètres d'Ajaccio, dominant la mer, et affectée par la suite à des Grecs expulsés de Paomia en avril 1731 et réfugiés en Corse.

Page 364 :

- « *Orlanduccio Barracini* » : Le fils aîné de l'avocat, qu'on verra en personne aux chapitres 12, 14 et 18.
- « *la Compagnie* » : La « *Compagnie anglaise des Indes* ».
- « *bruccio* » : « *Espèce de fromage à la crème, cuit. C'est un mets national en Corse.* » (note de Mérimée).

Page 365 :

- « *cette bague* » : C'est une pierre gravée dont la partie convexe, sculptée en relief, représente le « *scarabée* », insecte sacré chez les Égyptiens, symbole d'immortalité, un des attributs du dieu Ptah. Sur la surface inférieure sont gravés en creux un « *hiéroglyphe* », signe servant aux Égyptiens anciens à écrire des mots de leur langue. Toutefois, ces signes n'allaient être déchiffrés par Champollion qu'en 1821, c'est-à-dire après l'époque où se situe l'action du roman. Mérimée a donc commis un anachronisme, mais qui n'est pas grave.
- « *cette devise que je trouve assez belle* » : Elle paraît plutôt banale, mais l'auteur ne l'a pas inventée, comme il l'indiqua dans une de ses premières « *Lettres à une inconnue* » : « *Défaites-vous de vos idées d'optimisme et figurez-vous bien que nous sommes dans ce monde pour nous battre envers et contre tous. À ce propos, je vous dirai qu'un savant de mes amis, qui lit les hiéroglyphes, m'a dit que, sur les cercueils égyptiens, on lit très souvent ces mots : "Vie, Guerre".* »
- « *un savant en "us"* » : Allusion à l'habitude prise par les savants, au XVII^e siècle, de latiniser leurs noms, habitude ridiculisée par Molière, avec Diafoirus, et par Fontenelle qui, dans son histoire de la

Dent d'or, fit cliqueter les noms de Hortius, Rullandus, Libavius, Ingolsterus. Toulet, qui avait lu "Colomba", s'en souvint dans ces vers : «Le microbe Botulinus / Fut en ses exercices / Découvert au sein des saucisses / Par un Alboche en us.»

- «*mon talisman*» : Objet auquel on attribue, par superstition, une valeur de protection.

Chapitre 8

Page 367 :

- «*démêler*» : Découvrir.

Page 368 :

- «*mezzaro*» : Voile de soie noire que les femmes corses portent sur la tête, croisé sous le menton et serré autour du cou. On dit aussi «mesaru».

- «*le roi Théodore*» : En mars 1736, un aventurier allemand, le baron Théodore de Neuhoff, débarqua d'un navire anglais avec des secours en vivres et en matériel de guerre pour les Corses révoltés contre Gênes, et surtout dans un appareil qui fit sensation. Acclamé, puis proclamé roi de Corse, il se mit à organiser son royaume, et l'entoura d'une Cour. Avec l'argenterie confisquée aux partisans des Gênois, il fit frapper des monnaies auxquelles un succès de curiosité fit atteindre des cours très élevés sur le continent. Quand il eut dilapidé ses ressources, il quitta la Corse dans l'indifférence, après huit mois de royauté. Mérimée avait recherché en Corse des pièces «*du roi fantastique Théodore*», comme il l'écrivit le 29 décembre 1839 à son ami de Saulcy : «*Les pièces d'argent du susdit sont si prodigieusement rares qu'il n'en existe pas une seule en Corse. Les sous n'y sont guère plus communs, et maintenant j'ose dire qu'il ne s'en trouverait pas un seul.*»

- «*les reliques*» : Les souvenirs.

- «*laque*» : Vernis précieux dont sont couverts les meubles chinois.

- «*Saint-James's-Place*» : Place de Londres située en face du palais royal. Quartier où habitent les Nevil.

Page 369 :

- «*offrir ses lèvres de rose au colonel, tout émerveillé de la politesse corse*» : L'usage d'un tel baiser avait survécu dans certaines contrées de l'île. Mérimée lui-même en avait fait l'expérience : «*En nous quittant, écrivit-il à propos de Colomba Bartoli (la vraie Colomba), nous nous sommes embrassés à la corse, "id est" sur la bouche. Pareille bonne fortune m'est arrivée avec sa fille...*» (lettre à Requier, 30 septembre 1839).

- «*maligne*» : Méchante.

- «*sourire sardonique*» : Sourire convulsif annonçant une certaine méchanceté.

- «*expédition sinistre*» : À laquelle le malheur est attaché.

- «*petits poneys*» : Pléonasme. Le cheval corse est petit comme les chevaux d'Écosse ou d'Irlande.

- «*marécages [...] belle pépinière*» : Allusion aux travaux d'assainissement menés par le préfet Jourdan du Var dans le "Campo dell'oro", plaine fertile s'étendant à l'est d'Ajaccio.

Page 370 :

- «*Almack's*» : Salle de réunion, ouverte en 1763, où la haute aristocratie anglaise donnait ses bals. Stendhal raconte, dans ses "Souvenirs d'égotisme", combien il fit d'envieux à Londres en montrant le billet qui le conviait à un de ces bals. Mérimée y fut admis grâce à son ami Sutton Sharpe.

- «*lion*» : Le mot s'est d'abord employé en Angleterre (par allusion aux lions de la tour de Londres qui attiraient un grand nombre de curieux) pour désigner une personne universellement recherchée.

- «*Conrad*» : Allusion au poème d'Adam Mickiewicz, "Conrad Wallenrod", publié à Paris en 1830. Conrad représente le type pur du héros national.

- «*dandy*» : Les dandys constituaient un groupe de jeunes gens appartenant à la plus haute société anglaise et qui, pendant le premier tiers du XIXe siècle, s'attribuèrent le droit exclusif de donner le ton et de régler la mode en toutes choses.

Chapitre 9

Page 371 :

- «'signori'» : «On appelle "signori" les descendants des seigneurs féodaux de la Corse. Entre les familles des "signori" et celles des "caporali" il y a rivalité pour la noblesse.» (note de Mérimée).
- «au-delà des monts» : «C'est-à-dire de la côte orientale. Cette expression très usitée, «di la dei monti», change de sens suivant la position de celui qui l'emploie. La Corse est divisée du nord au sud par une chaîne de montagnes.» (note de Mérimée).

Page 372 :

- «Sambucuccio» : Héros national corse du XIVe siècle. Mérimée mêla les époques.
- «comte Henri "le bel Missere"» : «Le comte Arrigo bel Missere mourut vers l'an mil. On dit qu'à sa mort une voix s'entendit en l'air qui chantait ces paroles prophétiques : «E morto il conte Arrigo bel Missere / E cursica sara di male in peggio'».» (note de Mérimée)
- «Bocognano» : Bourg formé de hameaux disséminés dans de magnifiques châtaigneraies, sur la route d'Ajaccio à Corte.
- «compère» : Celui qui tient un enfant sur les fonts baptismaux, le parrain.
- «la forêt de Vizzavona» : C'est une des plus belles et des plus denses forêts corses ; située entre Bocognano et Corte, elle comporte surtout des pins laricis et des hêtres à feuillage clair.

Page 373 :

- «portait le plomb» : Orso laisse ainsi entendre que son fusil est un fusil de chasse uniquement.
- «Pieruccio» : Un partisan des della Rebbia, l'écuyer de Colomba au chapitre 5.
- «vous garder» : Vous protéger.
- «"Evviva"» : Vive !
- «casaque à capuchon, de drap corse» : Mérimée avait acheté une de ces casaques, un «pilone», dont il put apprécier la qualité dès son retour en France : «La veste en drap corse s'est trouvée fort à propos ainsi que le capuchon pour me garantir du temps de chien que j'ai retrouvé sur la terre de France.» (lettre à Vogier, 17 décembre 1839).
- «On en parlera de ce fusil» : Véritable prophétie.

Page 374 :

- «Giudice» : Prénom de l'avocat Barricini.
- «peloton» : Petite unité, commandée par un lieutenant ou un sous-lieutenant.
- «les jours de salle de police» : Position consistant à enfermer des soldats pour des fautes légères, dans un local ainsi nommé.

Page 375 :

- «mousquet» : Arme à feu portative, démodée au XIXe siècle parce qu'elle était devenue trop lente (un coup toutes les cinq minutes environ).
- «sainte Nega» : «Cette sainte ne se trouve pas dans le calendrier. Se vouer à sainte Nega, c'est nier tout de parti pris.» (note de Mérimée).
- «la peau du maire [...] pas en faire une outre.» : Parce qu'elle aura été transpercée de balles, si bien qu'elle laisserait passer le liquide qu'elle contiendrait.
- «manoir» : À l'origine, habitation du propriétaire d'un fief, qui n'avait pas le droit de construire un château avec tour et donjon. Ici, le terme prend une valeur emphatique et ironique.
- «Cargese, bâti par M. de Marboeuf» : Petite ville bâtie à cinquante kilomètres au nord-ouest d'Ajaccio, sur un plan régulier, par le marquis de Marboeuf qui gouverna la Corse après la cession à la France en 1768, et sut y faire accepter la souveraineté française. C'est lui qui fit admettre Napoléon Bonaparte à l'école militaire de Brienne.

Page 376 :

- «*les tours*» : Ces «*tours*» de guet et de défense avaient été construites pour défendre les villages corses contre les incursions sarrazines. Elles existent encore. Celle de Colomba, antérieure aux inimitiés, surveille la vallée aboutissant au golfe de Valinco ; de sa fenêtre, on aperçoit la mer.
- «*un colombier*» : Construction en forme de tour isolée, dans laquelle on loge des pigeons.
- «*roide*» : Raide.
- «*un mâchecoulis*» : Ou «*mâchicoulis*» : balcon de fortification dont le fond présente des ouvertures permettant de lancer ou de laisser tomber des projectiles sur les assaillants. À Olmeto et Fozzano, Mérimée avait vu cette «*espèce de fortification domestique, mâchicoulis disposés en avant d'une fenêtre au-dessus de la porte d'entrée, laquelle est d'ordinaire assez élevée et précédée d'un escalier étroit et raide.*» («*Notes d'un voyage en Corse*»).
- «*antiquaires*» : Archéologues.

Page 377 :

- «*chambranles*» : Encadrements.
- «*archere [...] meurtrières*» : Ouvertures étroites, ménagées entre de grosses bûches avec lesquelles on bouche la partie inférieure d'une fenêtre. Lorsqu'on craint quelque attaque, on se barricade de la sorte, et l'on peut, à l'abri des bûches, tirer à couvert sur les assaillants. À Sartène, où il fut reçu par le sous-préfet Costa, signataire du traité qui interrompit en 1834 l'inimitié entre deux familles, les Ortoli et les Roccaserra, Mérimée, bien que le pays fut calme depuis cinq ans, put voir un décor semblable (meurtrières dans les façades, «*mucchio*» sur la route) et entendre les récits, plus ou moins déformés selon le parti auquel appartenait l'interlocuteur.
- «*endurants*» : Patients.
- «*bravade*» : Provocation.
- «*l'oracle du bourg*» : Ses paroles jouissaient d'une grande autorité.
- «*de la viande de boucherie à bon marché*» : Expression corse populaire et brutale pour désigner des gens fraîchement tués ; déjà le matelot avait parlé de «*viande fraîche*» (page 344). L'expression s'entend encore aujourd'hui.

Chapitre 10

Page 379 :

- «*les aigles impériales*» : Emblèmes du régime de Napoléon.
- «*arrêts*» : Punition qui consiste à défendre à un officier de sortir d'un lieu bien déterminé pendant un certain temps.
- «*Quatre-Bras*» : Combat livré par Ney la veille de Waterloo. Il entraîna la retraite provisoire de Wellington.

Page 380 :

- «*l'opinion de Pietranera commençait à être celle du monde*» : Elles n'en feront qu'un, maintenant qu'il ne sortira plus de son village.
- «*le talisman de Miss Nevil*» : la bague qu'elle lui a offerte (page 365).
- «*Sur cette bonne pensée, il se leva*» : Il y a dans ce paragraphe le schéma d'un monologue classique.

Page 381 :

- «*une révérence à la paysanne*» : Salut accompagné d'un fléchissement des genoux, longtemps à la mode à la campagne.
- «*Chili*» : Abréviation familière de «*Chilina*», pour «*Michelina*». C'est la nièce du bandit Brandolaccio, dont elle fait les commissions.
- «*à vous servir*» : Pour vous servir ; à votre service.
- «*Dame !*» : Exclamation marquant la surprise.

- «*châtaignes*» : Une des végétations les plus productives de l'île (du 15 octobre à la fin de décembre), surtout dans la Corse centrale, qui s'appelle d'ailleurs la Castagniccia. Pendant la lutte de l'indépendance contre les Génois, les châtaignes rendirent aux habitants encerclés le même service qu'aux bandits dans le maquis.

Page 382 :

- «*les bandits*» : Ils ont actuellement disparu après que certains d'entre eux aient abusé de leur situation pour se comporter en véritables brigands, sans honneur et sans générosité, et que des opérations de police en aient purgé le maquis.
- «*à la campagne*» : «Être *"alla campagna"*, c'est-à-dire être bandit. *Bandit n'est point un terme odieux : il se prend dans le sens de banni ; c'est l'"outlaw" des ballades anglaise.*» (note de Mérimée).
- «*je n'entends pas*» : «Je ne veux pas».
- «*mezzaro*» : Voile de soie noire que les femmes corses portent sur la tête, croisé sous le menton et serré autour du cou. On dit aussi «mesaru».
- «*que ton oncle veille bien sur Orso !*» : L'appel sera entendu (chapitres 15, 17 et 19).

Chapitre 11

Page 383 :

- «*archere*» : Ouvertures étroites, ménagées entre de grosses bûches avec lesquelles on bouche la partie inférieure d'une fenêtre. Lorsqu'on craint quelque attaque, on se barricade de la sorte, et l'on peut, à l'abri des bûches, tirer à couvert sur les assaillants.
- «*une force peu commune*» : Ce détail explique à l'avance l'énergie de l'intervention de Colomba contre Orladuccio.

Page 384 :

- «*serrer*» : Ranger.
- «*affectation*» : Exagération.
- «*garder le deuil si longtemps*» : Usage local dont Mérimée avait pu constater l'authenticité auprès de Mme Colomba Bartoli elle-même.
- «*un homme qui aurait fait trois choses*» : Pour compléter la phrase, on pourrait se référer au fragment de «ballata» qu'allait chanter Colomba en quittant le vieux barricini (chapitre 21).

Page 385 :

- «*Cela devient de la folie*» : Cette folie semblera à Orsa presque de la sagesse quand il sera redevenu vraiment Corse.
- «*câlinerie*» : Flatterie caressante.
- «*redingote*» : Vêtement croisé, à basques et à revers.
- «*jais*» : Lignite d'un noir très brillant dont on faisait des sortes de perles.
- «*houppe*» : Touffe de soie surmontant un sommet carré.
- «*la cartouchière*» : «*"Carchera"*, ceinture où l'on met des cartouches. On y attache un pistolet à gauche.» (note de Mérimée).
- «*l'Ambigu-Comique*» : Un des plus anciens théâtres de Paris, établi en 1769 sur le boulevard du Temple et spécialisé, à l'époque où se déroulent les événements, dans le mélodrame.
- «*bonne façon*» : Belle allure.
- «*"pointu"*» : «*"Pinsuto"*. On appelle ainsi ceux qui portent encore le bonnet pointu, *"barreta pinsuta"*» (note de Mérimée).
- «*brave*» : Beau.

Page 386 :

- «*choses les plus vulgaires*» : Les plus communes.
- «*avec un livre et du papier*» : Afin d'étudier sous la direction de son frère.

- «*mezzaro*» : Voile de soie noire que les femmes corses portent sur la tête, croisé sous le menton et serré autour du cou. On dit aussi «mesaru».
- «*boîte à cartouches*» : Boîte de fer blanc, qui se portait en bandoulière.
- «*un homme ne doit jamais sortir sans son arme*» : En 1828, l'auteur d'une étude sur la Corse écrivait : «Les habitants des villes maritimes exceptés [...] vous ne rencontrerez pas un Corse qui ne soit, pour ainsi dire, en équipage de guerre.»
- «*Il faut se conformer à la mode*» : Cette plaisanterie d'Orso étonne à ce moment du récit, mais marque l'ironie qu'il affecte par opposition au sérieux tragique de sa sœur.
- «*un chemin creux*» : Le chemin où le colonel a été assassiné.
- «*qui serpentait dans les vignes*» : Ce membre de phrase suffit à dessiner le paysage.

Page 387 :

- «*un demi-mille*» : Près de sept cent cinquante mètres.
- «*trois pieds*» : Presque un mètre.
- «*paganisme*» : Religion professant le culte de dieux représentant les éléments de la nature, et à laquelle les paysans sont restés plus longtemps fidèles que les gens des villes.
- «*le "mucchio"*» : Mot italien (tas, monceau), à prononcer «muttio», à la corse. C'était un usage très ancien, dont il est fait mention par Dante dans «*Le purgatoire*» (III, 129).
- «*arbousier*» : Arbuste méridional aux fruits rouges qui, par leur apparence, rappellent la fraise mais sont aigrelets.
- «*Prions pour son âme, mon frère !*» : Même situation que dans «*Les choéphores*» d'Eschyle, où Électre amène son frère, Oreste, sur la tombe de leur père, pour le préparer à la vengeance.
- «*L'œil sec*» : Alors que son frère pleure. Mais il est vrai que Colomba est habituée à cette expérience qui est nouvelle et soudaine pour Orso.
- «*le signe de croix*» : Il ne se fait que dans les circonstances graves, et n'est pas étendu à l'île entière.

Page 388 :

- «*cassette*» : Petite boîte où l'on met des objets précieux.
- «*la chemise de votre père*» : «*La chemise sanglante d'un homme assassiné est gardée dans une famille comme un souvenir de vengeance. On les montre aux parents pour les inciter à punir les meurtriers.*» (Mérimée, «*Notes d'un voyage en Corse*»).
- «*deux balles oxydées*» : Altérées par un long contact avec l'air.
- Mérimée put voir Mme Colomba Bartoli entretenir sa haine et son chagrin en lui montrant les vêtements et les objets de son fils assassiné.
- «*tu le vengeras !*» : Futur équivalant à un impératif. Colomba tutoie pour la première fois Orso. On remarque qu'il y a autant de concision dans le dialogue que dans la description.
- «*fureur*» : Égarement, exaltation.
- «*pétrifié*» : Immobilisé par la stupeur, comme changé en pierre.
- «*oracle*» : Ordre d'un dieu auquel on ne peut se soustraire.
- «*fatal*» : Voulu par le destin.
- «*un oracle fatal, inévitable, qui lui demandait du sang, et du sang innocent*» : La phrase résume bien le caractère du conflit et l'inégalité des deux adversaires.
- «*supposé*» : Inventé faussement.

Page 389 :

- «*poignants*» : Pénibles à supporter.
- «*expédient*» : Solution plus ou moins bonne pour se tirer d'embarras.
- «*Cicéron*» : Il écrivit, après la mort de sa fille, une consolation qui ne nous est pas parvenue.
- «*M. Shandy*» : Héros de «*La vie et les opinions de Tristram Shandy*», Walter Shandy est un homme d'affaires retiré dans son pays, méticuleux et casanier, ponctuel au plus haut point, qui possède une qualité «connue sous le nom de persévérance dans une bonne cause, et d'obstination dans une

mauvaise.» Plus les idées sont bizarres, plus il leur est attaché : il est notamment convaincu que la grandeur et la forme du nez exercent une influence prépondérante sur la réussite sociale.

- «*gardez ma croix et ma chemise sanglante*» : C'est la chanson que le matelot chantait sur le bateau.
- «*d'une voix terrible*» : La violence d'Orso s'explique par son exaspération devant toutes les incitations à vendetta auxquelles il est soumis.

Page 390 :

- «*Pour vous servir*» : Réponse affirmative polie et insistant sur le dévouement de l'oncle à l'égard d'Orso.
- «*Lucquois*» : Nom des habitants de la ville toscane de Lucques mais par lequel les Corses désignaient avec mépris les Italiens en général qui venaient faire sur l'île les gros travaux. Ici, ce sont des bûcherons qui travaillent dans le maquis.
- «*un chien*» : Les interventions d'animaux sont rares dans l'œuvre de Mérimée.

Page 391 :

- «*cépee*» : Ensemble de rejets poussant en grand nombre autour d'une souche vigoureuse et formant buisson.
- «*cistes*» : Arbuste méditerranéen à grandes feuilles violacées.
- «*myrtes*» : Grand arbrisseau à feuilles persistantes et à petites fleurs blanches, donnant des fruits noirs.
- «*bonnet pointu*» : Mérimée avait déjà coiffé de ce bonnet le Gianetto Sampiero de «*Mateo Falcone*».
- «*déchiré plus d'une cartouche*» : Quand on chargeait une arme, on commençait par déchirer la cartouche avec les dents, près de l'extrémité opposée à la balle, puis on la vidait dans le canon, avec la balle retournée la pointe en haut, la poudre prenait feu sous l'action du briquet, pièce d'acier frappant une pierre à feu.
- «*châtaignes*» : Principale nourriture des pauvres en Corse, les châtaignes complètent le salaire quotidien des bûcherons.
- «*la fièvre*» : Le paludisme, jadis très répandu en Corse, en raison de l'abondance des marécages dans les basses vallées et vers les côtes, aujourd'hui disparu à la suite de travaux d'assainissement.
- «*Les fainéants !*» : Il est assez plaisant d'entendre lancer cette apostrophe contre des travailleurs un homme qui vit dans l'oisiveté !
- «*notre pauvre compatriote qu'on a réformé*» : Périphrase désignant Napoléon qu'on a envoyé à Sainte-Hélène. Brandolaccio aime à plaisanter.
- «*je gage*» : Je parie.

Page 392 :

- «*monsieur le curé*» : Le bandit Quastana, que Mérimée a peut-être connu, fournit quelques éléments à ce personnage. Élève au grand séminaire d'Ajaccio lorsque son père fut tué, il gagna le maquis, d'où il fit une guerre acharnée à ses ennemis : il en tua vingt-huit ! Mais il ne rançonnait personne.
- «*le futur*» : Celui qui devait l'épouser.
- «*en venir à la pierre à fusil*» : À l'assassinat. Mérimée indiqua dans une note : «*La scaglia*», expression très usitée».
- «*retarder le moment où il lui faudrait rentrer chez lui*» : Colomba commence à susciter la crainte chez Orso.

Page 393 :

- «*maxima debetur pueris reverentia*» : «Le plus grand respect est dû aux enfants» (Juvénal, «*Satires*», XIV, 47).
- «*un supposé*» : Un faussaire.

Page 394 :

- «*lettre de change*» : Acte enjoignant à une personne de payer, à date fixée, une somme à l'ordre du souscripteur.

- « *Orezza* » : Chef-lieu de canton, au nord-est de Corte, où la densité de la population, assez grande pour la Corse, était due aux châtaigniers (la région s'appelle la Castaniccia) qui fournissaient aux habitants la base de leur alimentation et permettaient l'existence de petites industries locales. On y trouve des eaux thermales ferrugineuses et bicarbonatées appréciées en Corse.
- « *manant* » : Paysan (péjoratif).
- « *maroufle* » : Fripon, voleur.
- « *vilain* » : Autre mot péjoratif pour désigner un paysan.
- « *soufflet* » : Coup du plat ou du revers de la main sur la joue.

Page 395 :

- « "*Bastaccio*" » : « *Les Corses montagnards détestent les habitants de Bastia, qu'ils ne regardent pas comme des compatriotes. Jamais ils ne disent "Bastiese", mais "Bastaccio" ; on sait que la terminaison "accio" se prend d'ordinaire dans un sens de mépris.* » (note de Mérimée).
- « *usurier* » : Cet événement fut inspiré par la vie du bandit Quastana : un de ses compagnons, le bandit Gallochio, peu scrupuleux, ayant demandé, avec menaces, trois mille francs au maire du village, Quastana tua son camarade « d'un coup de pistolet à la nuque », et rendit l'argent.
- « "*Liquefacto tempora plumbo / Diffidit, ac multa porrectum extendit arena*" » : « Et d'un plomb qu'il avait fondu, il lui fendit la tempe et l'étendit mort sur le sable dont il recouvrit une large place » (*"Énéide"*, IX, 587-588).
- « *balistique* » : Science qui étudie le mouvement des projectiles lancés par les armes à feu.
- « *argumenter* » : Discuter de façon raisonnée.

Page 396 :

- « *une première pierre* » : Cérémonie officielle marquant le commencement d'une construction.
- « *démêler* » : Débattre.
- « *mouflon* » : Grand mouton aux poils sombres, dont le mâle porte des cornes en volutes. Les naturalistes ont donné au « mouflon commun » (différent du « mouflon à manchettes ») le nom de « mouton de Corse », bien qu'on le trouve aussi en Sardaigne, en Crète et en Espagne.

Page 397 :

- « *honnêtes compagnons* » : Mérimée aimait, comme son ami Stendhal, parler par antiphrase.

Chapitre 12

Page 398 :

- « *le sieur Castriconi* » : Formulation ironique.
- « *un préjugé cruel et non une basse cupidité* » : L'évolution d'Orso est notable.

Page 399 :

- « *la fièvre des marais* » : Le paludisme.
- « *le portefeuille de notre père mourant* » : Madeleine Pietri avait assisté le colonel dans ses derniers moments. C'est à elle qu'il avait laissé son portefeuille, après avoir tenté d'y écrire le nom de son meurtrier. Comme elle ne savait pas lire, elle avait remis, sans méfiance, le portefeuille au maire Barricini qui a changé le nom.
- « *se dispenser* » : Mérimée avait d'abord écrit : « *qu'on ne peut refuser* ».
- « *bière* » : Cercueil.
- « *que je le doive* » : Subjonctif renforçant le doute.
- « *le don* » : Celui d'improviser. C'était une expression consacrée, car l'usage a malheureusement disparu.
- « *cette demoiselle anglaise qui se moque de nos vieux usages* » : L'aigreur du ton de Colomba est notable. Sa critique n'est pas aussi justifiée à ce moment de l'action qu'elle l'aurait été dans les premiers chapitres.

Page 400 :

- «*la signorina*» : La demoiselle.
- «*embrassait le mort*» : «*Cet usage subsiste encore à Bocognano (1840)*» (note de Mérimée).
- «*la malemort*» : «*”La mala morte”, mort violente.*» (note de Mérimée).
- «*mezzaro*» : Voile de soie noire que les femmes corses portent sur la tête, croisé sous le menton et serré autour du cou. On dit aussi «mesaru».

Page 401 :

- «*Libeccio*» : Vent chaud, venu de Libye.
- «*Maddelé*» : Madeleine, la femme du mort.
- «*prosopopée*» : Figure de rhétorique qui consiste à faire parler une personne morte ou absente, ou bien un être inanimé personnifié. Parmi les prosopopées célèbres, on peut citer celles des Lois à Socrate (Platon, «*Criton*»), de la patrie à César (Lucien, «*Pharsale*»), de la France (Ronsard, «*Discours sur les sciences et les arts*»), de Fabricius (Rousseau, «*Discours sur les sciences et les arts*»), de la Nature (Vigny, «*La maison du berger*»).
- «*pythonisse*» : Femme douée du don de prédire l'avenir. La Pythie de Delphes, juchée sur un trépied au milieu des émanations vaporeuses dans l'ancre d'Apollon, était prise d'un vertige, et les prêtres interprétaient ses paroles incohérentes où elle prophétisait.

Page 402 :

- «*le préfet*» : Il se rendait à Corte pour la pose d'une «première pierre». Les Barricini l'ont rencontré sur la route, et il a consenti à s'arrêter une journée à Pietranera.
- «*bilieux*» : D'un jaune un peu verdâtre. Le physique du maire trahit sa peur («*un regard timide et inquiet*»).
- «*deux jeunes gens*» : Les frères Barricini ne se distinguent pas l'un de l'autre.
- «*les joues enterrées sous d'épais favoris*» : Envahies par ces touffes de barbe qu'on laisse pousser sur elles.
- «*impertinente*» : Irrespectueuse.
- «*l'épervier*» : Revient l'oiseau de la page 350.

Page 403 :

- «*l'amas de feuilles vertes*» : Colomba pense moins aux fleurs sur la bière de Pietri qu'au «mucchio» de son père.
- «*la presse*» : La foule.

Chapitre 13

Page 404 :

- «*péroraison*» : Dernière partie d'un discours, dans laquelle l'orateur cherche à émouvoir l'auditoire.
- «*Saveria*» : La femme qui sert Colomba et Orso.
- «*vocératrice*» : Celle qui prononce la plainte appelée «*vocero*».
- «*la tendance*» : La signification sous-jacente.
- «*la dernière improvisation*» : La seconde partie de la «ballata».

Page 405 :

- «*il eût gagné nos terribles fièvres*» : Ait été atteint par le paludisme, qui l'aurait gagné.
- «*le cas*» : En fait, le peu de cas.
- «*Orso s'agitant sur sa chaise*» : Il craint une vive réaction de sa sœur.
- «*un signe de tête négatif*» : De refus.

Page 406 :

- «*supposé*» : Donnée faussement pour vraie.

- «*sourdement*» : Secrètement.
- «*prévenu*» : Convaincu d'avance de sa culpabilité.

Page 407 :

- «*contrefait*» : Imité à dessein, de façon frauduleuse.
- «*procureur général*» : Magistrat chargé de l'accusation auprès d'un tribunal.
- «*se charge*» : Accepte la responsabilité.
- «*obliger*» : Rendre service à.

Page 408 :

- «*“tintinajo”*» : «*On appelle ainsi le bélier porteur d'une sonnette qui conduit le troupeau, et par métaphore on donne le même nom au membre d'une famille qui la dirige dans toutes les affaires importantes.*» (note de Mérimée).
- «*la cassette que je vous ai remise*» : Ce fut au chapitre 11 (page 388). Elle contenait la chemise de leur père et les deux balles qui l'avaient tué,

Chapitre 14

Page 411 :

- «*Votre tour du nord*» : C'est «*la vieille tour où Sambuccio a tué tant de Maures*» (page 371).
- «*by the bye*» : Soit dit en passant.
- «*Basta !*» : Interjection (d'un ancien verbe «*baster*» : suffire) qui signifie habituellement : «*assez*», mais marque ici la déception.
- «*bruccio*» : «*Espèce de fromage à la crème, cuit. C'est un mets national en Corse.*» (note de Mérimée).
- «*ma solenne*» : Mais remarquable.
- «*ce fer*» : Le stylet par métonymie.
- «*his best love*» : Ses meilleures amitiés.

Page 412 :

- «*fat*» : Vaniteux.
- «*mandé*» : Fait savoir.
- «*arrêté*» : Décidé.
- «*congedié*» : Renvoyée.

Chapitre 15

Page 414 :

- «*les politiques du village*» : Les personnes qui se plaisent à discuter du conflit, à prévoir son déroulement et son issue.
- «*un homme de cœur*» : Courageux.
- «*embobelinés*» : Circonvenus, bernés, enjôlés.
- «*se confondait en excuses*» : Multipliait les excuses.
- «*protestant*» : Assurant formellement.
- «*mortifié*» : Humilié. Mérimée recourt au style indirect libre pour rendre vivantes les protestations d'Orso.
- «*confusion*» : Attitude gênée.
- «*le préfet prit la parole*» : Cette intervention du préfet s'inspire de l'article d'un correspondant du "Globe" (4 juillet 1826) qui mit aussi en relief l'irrésistible besoin de vengeance exprimé par Colomba.

Page 415 :

- «*invétérées*» : Enracinées.
- «*particularité*» : Point de détail.

- «*les parties*» : Les adversaires.
- «*contractantes*» : Sur le point de parvenir à un accord.
- «*mal famé*» : Jouissant d'une mauvaise réputation.

Page 416 :

- «*la minute*» : Le texte original.

Page 417 :

- «*les clients de ma famille*» : Le mot a ici son sens romain : gens dévoués à une famille puissante et qui, en échange de sa protection, lui témoignent sympathie et respect.
- «*infamies*» : Actions déshonorantes.
- «*assertion*» : Affirmation.
- «*pensa tomber*» : Fut sur le point de tomber.
- «*Vous me remettez*» : Vous me reconnaissez.
- «*avantage*» : Satisfaction mêlée d'honneur.

Page 418 :

- «*Deux négations valent une affirmation*» : Application fantaisiste d'une règle de grammaire latine.
- «*c'est là mon moindre défaut*» : Reprise comique de l'affirmation de la fourmi dans la fable de La Fontaine, «*La cigale et la fourmi*». Castriconi aime montrer son savoir.
- «*frayer*» : Fréquenter.
- «*drôle*» : Mauvais sujet.
- «*Une petite... pour qui j'avais eu des bontés*» : Avec laquelle j'avais eu des relations sexuelles.
- «*blanc comme neige*» : Innocenté.
- «*Dixi*» : J'ai dit. Mot latin par lequel on termine un discours, une argumentation. Ce mot latin, si banal soit-il, traduit l'ancien étudiant.

Page 419 :

- «*filer*» : Partir.
- «*Serviteur*» : Abréviation de : «Je suis votre serviteur». Façon polie de prendre congé.
- «*concentrée*» : Refoulée mais intense.

Page 420 :

- «*satisfaction*» : Réparation.
- «*Nous nous garderons*» : Nous nous protégerons. Nous nous défendrons.
- «*j'augure mieux de lui*» : J'espère qu'il se comportera plus dignement.

Page 421 :

- «*petite maîtresse*» : Jeune élégante, fragile physiquement et affectant des manières ridiculement prétentieuses.
- «*il n'en peut rien autrement*» : Il ne peut en être autrement.
- «*vous m'intéressez*» : Il l'a intéressé dès les premiers chapitres. Cette parole de sympathie rassure le lecteur sur la nature du dénouement. Quoi qu'il advienne, il espère que les traîtres seront punis
- «*bravade*» : Défi risquant de n'être pas tenu.
- «*débrouillerons*» : Éclaircirons.
- «*galérien*» : Mérimée avait d'abord écrit : «*domestique*».

Page 422 :

- «*Ne cherchez pas Orlanduccio*» : Ne provoquez pas Orlanduccio.
- «*demander raison*» : Demander réparation.
- «*partialité*» : Préférence injuste.
- «*cette maudite pierre*» : La première pierre que le préfet doit poser à Corte.
- «*grandes obligations*» : Une grande reconnaissance.

- «*certaines choses que tu n'entends pas*» : Que tu ne comprends pas ; auxquelles tu n'es pas propre.

Page 423 :

- «*Acquaviva*» : Vallée proche de Vizzavona. Mérimée continua à mêler sciemment les détails relatifs à la région de Bocognano et à celle d'Orezza.
- «*garnisonner*» : Tenir garnison dans. Verbe créé par Mérimée et qu'il utilisa souvent dans sa correspondance.
- «*archere*» : À la fin du chapitre 9 (page 379), Mérimée décrit ce genre local de meurtrières.
- «*intervenir*» : Ce détail prouve l'impunité tranquille dont bénéficiaient les bandits.
- «*dispositions*» : Qualités prometteuses.

Chapitre 16

Page 425 :

- «*milice urbaine*» : Troupe de police. Emploi ironique.
- «*archere*» : Genre local de meurtrières.
- «*bruccio*» : «*Espèce de fromage à la crème, cuit. C'est un mets national en Corse.*» (note de Mérimée).

Page 426 :

- «*piloni*» : Vestes de drap très épais, garnies d'un capuchon. Il avait été question auparavant (page 373) d'«*une casaque à capuchon de drap corse*».

Page 427 :

- «*les robes noires*» : Les juges.
- «*le vieux renard*» : Le père Barricini, qui est avocat.
- «*Balle chaude ou fer froid*» : «*"Palla calda u farru fredda", locution très usitée.*» (note de Mérimée).

Page 428 :

- «*espaliers*» : Lignes d'arbres fruitiers plantés contre un mur sur lequel on palisse toutes leurs branches.

Page 429 :

- «*fusil de Manton*» : Offert par le colonel Nevil (chapitre 5).
- «*vendette*» : Orthographe qui rend la prononciation du mot.
- «*faisait le diable à quatre*» : Faisait beaucoup de bruit en s'agitant, se démenait en tout sens. L'expression est dérivée de «*diablerie à quatre personages*».
- «*sang de la Madone !*» : «*Par le sang de la Vierge !*» Juron en italien très fréquent en Corse, car, comme les Italiens, les Corses invoquent volontiers la Vierge Marie.
- «*imprécations*» : Souhaits de malheur.
- «*une exclamation générale de surprise et d'indignation*» : «*Il faut savoir, expliqua Mérimée, que mutiler le cheval de son ennemi est, pour les Corses, à la fois une vengeance, un défi, et une menace de mort.*»

Page 430 :

- «*forfait*» : Crime. Pour montrer la disproportion entre la faute et la punition envisagée, Mérimée parodia deux vers de La Fontaine dans sa fable «*Les animaux malades de la peste*» : «*Rien que la mort n'était capable / D'expier son forfait.*»
- «*satellites*» : Hommes de main, prêts à exécuter n'importe quel ordre de leur chef. Le terme est particulièrement juste à cet endroit de la scène où Colomba, pour la première fois, se montre à la fois stratégiste et tacticienne.
- «*anisette*» : Liqueur familiale obtenue par macération de graines d'anis dans l'alcool.

Page 431 :

- «*confondus*» : Réduits au silence, du fait de l'étonnement, du dépit, sinon de l'indignation.
- «*j'entends qu'on m'obéisse*» : Orso avait déjà dû antérieurement (fin du chapitre 9) imposer sa volonté à une escorte trop pétulante.
- «*geôliers*» : Gardiens de prisons.
- «*Il est fort possible [...] que je reviendrai*» : Faute de français : il faudrait le subjonctif «que je revienne».

Page 432 :

- «*injonctions*» : Ordes pressants.
- «*éviter la maison Barricini*» : À son arrivée (fin du chapitre 9), Orso avait au contraire traversé la place devant la maison de l'ennemi. Mais bien des changements se sont produits depuis, surtout en lui-même. Pas autant (on vient de le voir) que Colomba en aurait souhaité.
- «*de grande hâte*» : à grande hâte.
- «*ajustant*» : Visant avec précision.
- «*infamies*» : Actions déshonorantes.
- «*en voilà d'une bonne !*» : Voilà une réaction inattendue. Expression familière. On dit plutôt aujourd'hui : «En voilà une bonne !»

Page 433 :

- «*sainte Nega*» : «*Cette sainte ne se trouve pas dans le calendrier. Se vouer à sainte Nega, c'est nier tout de parti pris.*» (note de Mérimée).
- «*fondrière*» : Trou profond dans un terrain marécageux.
- «*grillades*» : Tranches de viande destinées à être cuites sur le gril.

Chapitre 17

Page 434 :

- «*plus préoccupé du plaisir de revoir miss Nevil que de la crainte de rencontrer ses ennemis*» : Habileté du narrateur dans cette phrase de transition.
- «*Orezza*» : Sources ferrugineuses bicarbonatées dans la région pittoresque de la Castaniccia (arrondissement de Corte).
- «*séculaires*» : Âgés de plusieurs siècles.
- «*lustrée*» : Brillante.

Page 435 :

- «*baiser en imagination la main blanche de Miss Nevil, quand il pensa baiser en réalité la tête de son cheval*» : C'est habilement que Mérimée rompt le rêve éveillé d'Orso.
- «*il a passé*» : On dit plutôt «il est passé», mais c'est une petite fille du peuple qui parle.
- «*Son premier mouvement*» : Sa première impulsion.
- «*transport de fureur*» : Colère folle le mettant hors de lui.
- «*la fortune*» : La puissance qui est censée distribuer le bonheur et le malheur sans règle apparente ; le sort ; le hasard.
- «*l'espèce de promesse qu'il avait faite au préfet*» : En fait, Orso avait seulement promis «*de ne pas donner d'autres soufflets*» à Orladuccio «*pour l'engager à se battre*».

Page 436 :

- «*Ainsi agité par des résolutions contraires*» : C'est la fin d'un autre monologue de type classique.
- «*coteau extrêmement rapide*» : À pente très forte.
- «*mur en pierres sèches*» : Pierres placées l'une sur l'autre sans mortier.
- «*plantés confusément*» : À des intervalles irréguliers.

- sentier en pente, enclos de pierres sèches, bouquets d'arbres dans ces enclos, «énormes châtaigniers, plantés confusément, [qui] présentaient de loin l'apparence d'un bois touffu» : Cette brève description rappelle un endroit nommé «li Forconi», situé à trois kilomètres de Sartène.
- «roideur» : Raideur.

Page 437 :

- «vingt-cinq pas» :Vingt mètres.
- «cette émotion que le plus brave éprouve au moment de donner ou de recevoir la mort» : Mérimée avait connu lui aussi cette émotion quand, en juillet 1828, il se battit en duel. On retrouve d'autres expressions aussi éloquents de ce sentiment dans «Mateo Falcone», «L'enlèvement de la redoute» ou «Carmen».
- Orso tombe dans un guet-apens semblable à celui où mourut le fils de Colomba Bartoli.
- «contusion» : Blessure sans plaie.
- «entouré de fumée» : La poudre dite «sans fumée» date seulement de la fin du XIXe siècle.
- «feu de file» : «Feu d'une troupe où tous les hommes tirent l'un après l'autre et sans interruption» (Littré). Dans le feu de salve, au contraire, tous tirent en même temps.

Page 438 :

- «fantômes» : Créations. Mérimée semble se complaire à exagérer l'étrangeté de la scène.
- «il mit en terre» : Il mit sur la terre.
- «le disciple» : L'élève. Ce terme élégant reprend ironiquement l'affirmation qu'avait faite «le Curé» de «l'excellente éducation» que Brandolaccio donne à son chien (page 424).
- «jamais honnête homme» : Il faut noter l'importance psychologique et dramatique de l'expression.
- «il sauta le mur» : Comme plus haut Chilina, ce figurant devient un acteur de premier plan.
- «les bandits» : ce sont Brandolaccio et Castriconi, dit «le Curé».
- «il se remit le nez au vent» : Le chien se remet à flairer pour chercher.

Page 439 :

- «un homme proprement accommodé» : Bien arrangé ; en fait, mis en mauvais état.
- «Sang de la Madone» : «Par le sang de la Vierge !» Juron en italien très fréquent en Corse, car, comme les Italiens, les Corses invoquent volontiers la Vierge Marie. Le juron marque ici une admiration de connaisseur.
- «écarbouille» : Ancienne forme du verbe «écarbouiller», qu'on trouve chez Rabelais.
- «Sacrebleu !» : Juron signifiant «Sacré Dieu», «bleu» remplaçant dans la langue populaire «Dieu» dont on n'osait prononcer le nom.
- «ils escofient» : «Ils tuent». «Escoffier» est un mot tiré de l'argot.
- «le fusil anglais» : C'est l'«excellent Manton de gros calibre» dont le colonel Nevil avait fait cadeau à Orso.
- «Excusez !» : Autre marque de l'admiration du connaisseur.
- «Peste !» : Juron qui a son origine dans le caractère dévastateur de la peste autrefois.

Page 440 :

- «de la viande de boucherie» : Expression corse populaire et brutale, qui s'entend encore aujourd'hui, pour désigner des gens fraîchement tués.
- «en veux-tu, en voilà» : Autant qu'on veut ; à profusion ; en abondance.
- «Bonne santé à nous autres !» : «"Salute a noi !" Exclamation qui accompagne ordinairement le mot de "mort", et qui lui sert comme de correctif.» (note de Mérimée qui avait entendu cette expression [lettre à Gobineau, 12 décembre 1865]).
- «Sommeil de plomb» : Jeu de mots macabre.
- «Sampiero Corso» : Patriote corse du XVIe siècle, célèbre par ses exploits contre les Génois.
- «Vincileone» : Camarade de Brandolaccio.
- «gaillard» : Vif, dispos.
- «C'est égal» : C'est sans importance.

Page 441 :

- «*roides morts*» : Morts sur le coup.
- «*Stazzona*» : Ce mot, qui signifie «pierre levée» (on en rencontre plusieurs dans les environs de Sartène. Mérimée en parla dans ses '*Notes d'un voyage en Corse*') donne son nom au maquis où elle se trouve.
- «*se ferait plutôt hacher*» : Se ferait plutôt tuer. Expression populaire.

Page 442 :

- «*fasciner les enfants*» : Leur jeter un sort.
- «*l'Annochiatura*» : «*Fascination involontaire qui s'exerce soit par les yeux, soit par la parole.*» (note de Mérimée qui termina ses '*Notes d'un voyage en Corse*' par un appendice sur les effets du mauvais œil).
- «*Parbleu !*» : Par le sang de Dieu ! «bleu» remplaçant dans la langue populaire «Dieu» dont on n'osait prononcer le nom.
- «*Vos espérances ?*» : Le bandit ne comprend pas : il pense aux Barricini, et ignore les amours d'Orso et de miss Nevil.
- «*Diantre !*» : Diable ! On n'osait autrefois prononcer son nom.
- «*Ils ont tiré les premiers*» : Détail très important, qui sera souligné plusieurs fois par la suite, on devine pourquoi.
- «*coup double d'une main !*» : «*Si quelque chasseur incrédule me contestait le coup double de M. della Rebbia, je l'engagerais à aller à Sartène et à se faire raconter comment l'un des habitants les plus distingués et les plus aimables de cette ville se tira seul, et le bras gauche cassé, d'une position au moins périlleuse.*» (note de Mérimée qui parla encore du personnage dans une lettre à Requier du 30 septembre 1839). Ce Sartenais était M. Jérôme de Roccaserra qui, le 20 février 1833, alors qu'il revenait vers la ville, rencontra ses ennemis, deux frères qui, à l'abri d'un mur, tirèrent les premiers. Il eut le bras gauche cassé, mais, s'aidant de l'autre bras, à genoux contre un roc, il riposta et tua coup sur coup ses deux adversaires.

Page 443 :

- «*fausse compagnie*» : S'en va sans dire au revoir.
- «*l'oraison funèbre*» : Discours prononcé pour faire l'éloge d'un mort.

Chapitre 18

Page 444 :

- «*tenaient la campagne*» : Expression consacrée. À partir du jour où le défi était lancé, on s'éloignait du village pour attendre l'adversaire.
- «*une cavalcade*» : Troupe de gens à cheval.

Page 445 :

- «*la carnassière*» : Sac où le chasseur place son gibier.
- «*quatre coups de fusil. Il y en avait deux plus forts que les autres*» : Précision essentielle, qui facilitera l'enquête.
- «*mon fusil*» : Le fameux Manton qu'il a offert à Orso au chapitre 5 et qui réapparaît presque à chaque chapitre, comme une obsession
- «*la conjecture*» : Supposition fondée sur des apparences.

Page 446 :

- «*Othello*» : Opéra de Rossini (d'après la tragédie de Shakespeare), créé en 1816 et que Stendhal et les mélomanes de son temps appréciaient beaucoup. Mérimée y fit encore allusion au début d'*'Arsène Guillot'*.
- «*aussi lestement*» : Avec autant de légèreté et de souplesse.

- «*une voix rauque*» : Ce détail physiologique souligne l'émotion de Colomba.
- «*Iris*» : Déesse de l'arc-en-ciel qui, dans la mythologie, était la messagère des dieux.
- «*Miss Nevil [...] Miss Lydia*» : La présence des deux noms dans la même phrase est très maladroite.
- «*damassée*» : Agrémentée de dessins représentant surtout des fruits et des fleurs, qu'on fit à l'origine à Damas.

Page 447 :

- «*injonction*» : Ordre impérieux.
- «*charpie*» : Substance obtenue par l'effilement de vieilles étoffes et qui servait autrefois au pansement des plaies et au matelassage des plaies.
- «*l'épervier déploiera ses ailes*» : Rappel de l'évocation de cet oiseau dans la «ballata» de Colomba (pages 350 et 402).
- «*auprès de vous, Miss Nevil...*» : La phrase n'est pas terminée. Colomba sous-entend qu'Orso perd de son énergie à fréquenter la jeune Anglaise.
- «*coroner*'» : Officier de justice en Grande-Bretagne et dans les pays du Commonwealth.

Page 448 :

- «*vous m'avez dit qu'Orso avait tiré le second*» : Il ne l'a pas dit !
- «*clients*» : Le mot a ici son sens romain : gens dévoués à une famille puissante et qui, en échange de sa protection, lui témoignent sympathie et respect.
- «*s'arrachaient les cheveux et poussaient des hurlements sauvages*» : Manifestations habituelles des femmes en signe de deuil, dès l'Antiquité.

Page 449 :

- «*tuez mes hôtes*» : L'intrigue de «*Mateo Falcone*» est fondée sur le caractère sacré de l'hospitalité chez les Corses.
- «*guerres intestines*» : Guerres entre gens d'un même pays.

Page 450 :

- «*deux août*» : Date à laquelle le père de Colomba a été tué.
- «*je te donne quittance*» : Je reconnais que ta dette a été payée.
- «*un médiocre embarras*» : Un petit embarras. C'est dit par antiphrase : miss Nevil éprouve un embarras extrême.
- «*cela serait cruel à nous*» : Serait une preuve de notre cruauté.

Page 451 :

- «*J'aime à te voir ainsi te sacrifier pour adoucir le malheur des autres*» : Le colonel manque vraiment de perspicacité.
- «*le talisman*» : La bague qu'elle lui a offerte (page 365).
- «*prie-dieu*» : Meuble très bas sur lequel s'agenouillent ceux qui prient.

Page 452 :

- «*une main superbe*» : Une très belle écriture.

Page 453 :

- «*j'étais fou*» : Fou d'espoir, quand il espérait pouvoir l'épouser.

Page 454 :

- «*estafiers*» : Valets à pied, qui portaient le manteau, les armes du maître, et lui tenaient l'étrier. Ici, avec un sens péjoratif, les gendarmes et les voltigeurs.
- «*un exprès*» : Un envoyé spécial.
- «*instruire*» : Enquêter.
- «*ne prit une mauvaise tournure*» : Ne risquât d'avoir des conséquences désagréables.

- «*une pièce fâcheuse*» : Accablante.
- «*elle a sa leçon faite*» : Elle répète fidèlement ce qu'on lui a commandé de dire.
- «*il n'avait garde de*» : Il s'abstenait soigneusement de ; il était bien éloigné de.
- «*mon Manton*» : Le fusil qu'il a offert à Orso.

Chapitre 19

Page 456 :

- «*Le chirurgien*» : Il fut appelé pour procéder à l'autopsie des deux corps.
- «*sommé*» : Invité de manière menaçante.
- «*appareil*» : Ensemble des pansements qu'on applique sur une blessure.
- «*batterie*» : Pièce du fusil à pierre qui, sous le choc du silex, produisait les étincelles allumant l'amorce.

Page 457 :

- «*une traverse*» : Un chemin de traverse.
- «*arbousier*» : Arbuste méridional aux fruits rouges qui, par leur apparence, rappellent la fraise mais sont aigretlets.

Page 459 :

- «*Vive Dieu ! On voit bien que par où passe le diable...*» : Le rapprochement entre les deux termes («*Dieu*», «*diable*») est inattendu et plaisant.
- «*un pilone*» : Veste en drap corse, qui est très épais, munie d'un capuchon.
- «*respiration oppressée*» : Gênée par une sensation d'étouffement.

Page 461 :

- «*bivouac*» : À son départ pour la Corse, miss Nevil «*se faisait une fête de coucher au bivouac*».
- «*"serenata"*» : Poème composé pour donner la sérénade, concert, chant, exécuté la nuit sous les fenêtres de quelqu'un qu'on veut honorer ou divertir.

Page 462 :

- «*proscrit*» : Banni.
- «*talisman égyptien*» : La bague que Lydia a offerte à Manton (page 365) et qui est ornée d'un scarabée et d'un hiéroglyphe.

Page 463 :

- «*décamper*» : Fuir précipitamment.

Page 464 :

- «*exhortations*» : Encouragements pressants.
- «*se tirailler*» : Tirer souvent, irrégulièrement, en divers sens.
- «*un cheval qui paissait*» : Correction de 1867. Mérimée avait écrit «*qui passait*». Le verbe finalement adopté rendit plus vraisemblable la présence si opportune du cheval.

Page 465 :

- «*les trophées*» : Dépouilles d'un ennemi vaincu.
- «*le pilone*» : «*Casaque à capuchon, de drap corse*».

Page 466 :

- «*enjôleur*» : Séducteur.
- «*les trois frères Gambini, Sarocchi et Théodore Poli*» : Mérimée cita les noms de vrais bandits. Un article du "Globe" (6 juillet 1827) avait longuement parlé de Théodore Poli.

- «le "Commandant de la campagne"» : «C'était le titre dont se parait Théodore Poli.» (note de Mérimée).

Page 468 :

- «*mander*» : Faire savoir par message.
- «*engagée*» : Anglicisme qui signifie «liée par une promesse de mariage».

Page 469 :

- «*la "surella Colomba"*» : La «soeurette Colomba».

Chapitre 20

Page 470 :

- «*comme dirent les journaux*» : Correction de 1867. Mérimée avait d'abord écrit : «*style de journaux*».
- «*Cardo*» : Village à l'ouest de Bastia, étagé à flanc de montagne ; on y jouit d'une vue magnifique sur la mer Tyrrhénienne et l'archipel toscan.
- «*gradins*» : Terrasses.
- «*mont Quercio*» : Au nord de Cardo. Le paysage décrit ici est le même que celui dont Mérimée eut le spectacle quand il quitta Bastia, le 2 octobre 1839 pour Luri et le cap Corse.

Page 472 :

- «*cette place que nous voyons là-bas*» : «*La place où se font les exécutions à Bastia*» (note de Mérimée).
- «*Istos Sardos !*» : «Ces pauvres Sardes !»
- «*la critique à la fois des bandits et du pays*» : «*Je dois cette observation critique sur la Sardaigne à un ex-bandit de mes amis, et c'est à lui seul qu'en appartient la responsabilité. Il veut dire que des bandits qui se laissent prendre par des cavaliers sont des imbéciles, et qu'une milice qui poursuit à cheval les bandits n'a guère de chances de les rencontrer.*» (note de Mérimée).
- «*Fi de*» : Interjection exprimant le dédain, le dégoût, le mépris.
- «*commensal*» : Personne qui partage les repas d'une autre.

Page 473 :

- «*ladre*» : D'une avarice sordide.
- «*en nos nécessités*» : Suivant nos besoins.

Page 474 :

- «*a passé l'arme à gauche*» : Est mort.
- «*un Elzévir*» : Volume de petit format imprimé par la famille des Elzévir, célèbres éditeurs hollandais.

Chapitre 21

Page 476 :

- «*Pise*» : Ville italienne célèbre pour son université, sa Tour penchée, son Dôme et son Campo Santo, où Mérimée se rendit après avoir quitté la Corse.
- «*calèche*» : Voiture découverte, à quatre roues, munie d'un siège à dossier et d'une capote à soufflet.
- «*un hypogée*» : Tombeau souterrain chez les Anciens.
- «*étrusque*» : Les Étrusques sont un peuple d'origine très discutée, installé en Italie et qui y avait constitué, au VI^e siècle avant Jésus-Christ, un empire qui ne dura pas, mais dont la civilisation influa profondément, à l'origine, sur l'art, la littérature et la politique de Rome.

- «*que tous les étrangers allaient voir*» : La découverte des premiers tombeaux étrusques date, en fait, de 1828. Or l'action se déroule en 1817 : Mérimée commit donc un anachronisme ; passionné d'archéologie, il prêta à ses héros un détour qu'il allait lui-même effectuer en 1839.
- «*en dessiner les peintures*» : Lydia montra dans les premiers chapitres ce goût pour le dessin, qu'elle a communiqué à Orso et qui est si agréable à pratiquer à deux pendant la lune de miel.
- «*luncheon*» : En Angleterre, repas léger, sans cérémonie.
- «*aleatico*» : Vin de Toscane particulièrement doux.

Page 477 :

- «*je me forme*» : J'acquies de bonnes manières. La sauvagesse se transforme en civilisée.
- «*blondin*» : Vaguement blond. Le choix de ce mot montre que Colomba ne prend pas ce garçon au sérieux.
- «*un bonnet pointu*» : Celui que portent les vrais Corses.

Page 478 :

- «*un peu timbré*» : Un peu fou. Le mot n'était pas vulgaire alors comme il l'est aujourd'hui.
- «*madame*» : La propriétaire.
- «*Par exemple*» : En revanche.
- «*Cette feuille.. que j'avais brûlée*» : La feuille sur laquelle le colonel della Rebbia, en mourant, avait écrit le nom de son assassin. Le vieillard laisse entendre que c'était celui de son fils, Vincentello.

Page 479 :

- «*Moi, j'ai souffert deux ans !*» : Depuis le crime jusqu'à la vengeance.
- «*une ballata*» : Cette «ballata» composée à l'occasion de la mort du colonel était chantée par un matelot sur le bateau qui ramena Orso en Corse et avait attiré l'attention de miss Nevil.
- «*Il me faut la main qui a tiré, l'œil qui a visé, le cœur qui a pensé...*» : Ce sont les dernières paroles de la «ballata».
- «*Ghilfuccio*» : Prénom du père d'Orso.

Page 480 :

- «*Cette demoiselle [...] a le mauvais œil*» : Elle porte malheur à ceux qu'elle regarde. Dans l'introduction de «*La guzla*», Mérimée expliqua : «*C'est une croyance fort répandue dans le Levant et surtout en Dalmatie que certaines personnes ont le pouvoir de jeter un sort par leurs regards. L'influence que le mauvais œil peut exercer sur un individu est très grande.*» Inversement, la vraie Colomba, Colomba Bartoli, conjurait le mauvais œil et guérissait par des incantations et des pratiques divinatoires les maladies des humains et des animaux.

Analyse

Les sources

Le 15 août 1839, Mérimée s'embarqua à Toulon, pour Bastia. Il se rendait en Corse, en sa qualité d'inspecteur des monuments historiques, à l'appel du préfet de la Corse. Il était chargé d'«*explorer sous le rapport archéologique cette contrée si peu connue*». Il semble avoir tenu à cette mission, car il était enchanté de retourner dans un pays qu'il avait déjà visité lors d'un précédent voyage et dont il voulait approfondir la connaissance. Il logea à Marseille, à l'hôtel Beauvau comme les Anglais de «*Colomba*», traversa des régions, des villes et des villages qu'il allait décrire dans le roman : Ajaccio, Boccagnano, Sartène, Piétranera...

Comme beaucoup d'esprits ouverts de son temps, il s'était trouvé entraîné par l'intérêt que soulevaient les échos venus de Corse. Ses fréquentations dans le monde parisien, des articles de presse, des nouvelles parues dans les revues où lui-même écrivait, la lecture d'ouvrages documentaires, ne pouvaient que l'inciter à désirer voir de ses propres yeux ce qu'il avait si légèrement évoqué dix ans plus tôt dans «*Mateo Falcone*». Sa conscience professionnelle

d'archéologue et d'ethnographe lui fit ressentir le besoin d'une forte documentation sur l'Histoire, les richesses spirituelles, les capacités économiques de l'île. Il relut les ouvrages qui lui avaient servi pour sa première nouvelle, et en consulta d'autres, parus depuis. Il consulta de vieux chroniqueurs, étudia les *"Recherches historiques et statistiques sur la Corse"* de Robiquet, s'intéressa aux observations précises des *"Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne"* (1837) d'Antoine-Claude Valéry, un excellent guide touristique, lut *"La vendetta"* de Balzac, la sombre histoire de Rosseeuw-Saint-Hilaire, *"Sampiero et Vanina, souvenirs de Corse"* ("Revue de Paris", 1831) à laquelle il fit allusion au chapitre 3.

Chez Valéry, il put lire : «Les femmes ne se portent pa avec moins d'ardeur que les hommes aux "vendettes". J'ai visité Mme Colomba Bartoli qui, malgré la douceur de son nom, fut jadis une véritable amazone et tirait fort joliment des coups de fusil. Mme Bartoli, âgée de soixante ans, mais verte encore, perdit son unique fils à une rencontre arrivée le 30 décembre 1833, dans laquelle quatre hommes périrent et un fut blessé. Le jeune homme paraît avoir été l'un des agresseurs, puisque ses adversaires furent acquittés, arrêta que la douleur passionnée de la mère accusait à tort de vénalité : "La justice se vend à Bastia comme tout le reste", me disait Mme Bartoli. Elle a consacré à ce fils regretté une petite chapelle où elle voulut bien me faire conduire par sa fille Catherine, jeune personne belle, blanche, forte, qui fait aussi bien le coup de fusil que madame sa mère et dont les habits de deuil rappelaient la funeste rencontre où son père avait péri.»

Colomba était déjà une célébrité régionale. Au prix de quelques entorses à la vérité, chose permise à un conteur, Mérimée en a fait un type universel et légendaire, une Électre rustique, en attribuant à sa fille (qui, en 1839, avait trente et un ans et non vingt) les exploits sanglants de la mère.

Arrivé en Corse, sans négliger ses activités professionnelles, il fut littéralement captivé, se laissa prendre par la vie insulaire au point de lui consacrer, notamment à Sartène, l'essentiel de son temps. *«On trouve ici de la couleur locale presque aussi souvent que des punaises.»* (lettre à Vogin, 2 octobre 1839) Il ouvrit les yeux, les oreilles, prit des notes, remplit des carnets de route, s'efforça de trouver des réponses orales aux questions nées dans son esprit, fit provision de récits, d'observations, d'impressions, et se fit conter sans lassitude des histoires de vendetta. Il s'enchantait d'y avoir rencontré *«la pure nature de l'homme.»* Les lettres envoyées à ses amis le montrent plus intéressé par la nature et surtout par les gens. Ses hôtes et ses guides l'aidèrent à connaître ceux-ci. Il eut même la joie de partager, dans le maquis, le repas d'un vrai bandit. Et l'hospitalité à l'antique qu'on lui réserva un peu partout le toucha, le flatta et l'édifia. Aussi ne se plaignit-il que pour la forme des difficultés d'un voyage qui lui procura des jouissances si vives : *«Il faut, écrivit-il le 28 août 1839, à son ami, Lenormant, voyager à cheval ici et sur des espèces de chèvres pour la taille. Elles ne font guère que dix lieues par jour. Point d'auberges. Pour vivre il faut faire provision de lettres de recommandation, au moyen desquelles on est traité homériquement par les gens à qui elles sont adressées. Quand on arrive éreinté dans une maison inconnue, il faut faire l'aimable jusqu'à dix heures au lieu d'écrire et de dormir. Le matin, impossible de partir avant d'avoir fait honneur au déjeuner. De là, impossibilité de faire vite quelque chose en Corse.»*

Cette lenteur obligée fut profitable à l'ethnographe. Il confronta le caractère de l'insulaire à ceux de l'Italien et du Français, et découvrit chez le montagnard des survivances de la race gallique. Prévenu par ses lectures, par ses conversations avec certains fonctionnaires, disposé par ailleurs à rechercher l'énergie et l'héroïsme quelles qu'en fussent les manifestations, il voulut connaître la vendetta qui lui apparut tantôt comme la *«forme ancienne et sauvage du duel»*, tantôt comme une justice sommaire, due, par réaction, aux excès du gouvernement génois. Parfois il vit en elle une survivance homérique ou libyenne, s'il est vrai que les Corses appartiennent, d'après leur indice céphalique à la race berbère. C'était bien ce qui attirait le plus le voyageur. Or tout favorisait cette curiosité, les *«histoires de crimes bien noires et bien belles»* qu'on lui prodigua, la vue de *«grandes jarres»* où se dessèchent *«des cadavres entourés de langes»*, les scènes funèbres où il entendit des *«voceri»*, ces plaintes improvisées poétiquement par la superstition populaire (dans le charnier d'Olmiccia, à San Cassiano, il «fit le mort» afin de se donner le plaisir d'entendre chanter autour de son linceul d'émouvantes *«ballate»*).

Un de ses hôtes, le commandant Jean-Baptiste Carabelli, lui présenta un jour, dans sa maison de Fozano, près de Sartène (où il observa des maisons fortifiées dont il utilisa les descriptions), sa sœur,

Colomba, veuve Bartoli, vieille femme de soixante-cinq ans, «vocératrice» de «ballatas» qui était aussi l'animatrice passionnée d'une tragique vendetta dont la réputation s'étendait à toute la Corse, les voyageurs ne manquant pas de se faire raconter ses aventures, passablement idéalisées. Or Mérimée, séjourna chez elle une semaine, à la mi-septembre 1837.

Le conflit, d'origine amoureuse, qui opposait les Carabelli et les Durazzo durait depuis un demi-siècle. Il y avait eu, malgré trois traités successifs, plusieurs rencontres, presque toutes marquées par des morts, et suivies d'enquêtes judiciaires et de procès, à l'un desquels Colomba, en 1831, comparut comme témoin. Le 30 décembre 1833, le drame eut son dénouement sanglant : deux fils Durazzo furent tués, un blessé ; d'autre part les agresseurs, Michel Bernardini et François Bartoli, fils de Colomba, succombèrent. En 1834, la paix fut signée, mais la mère, inconsolable, ne pardonna pas.

Cette Colomba Bartoli, née Carabelli, était «*âgée de soixante ans, mais verte encore [...], et, malgré la douceur de son nom, fut une véritable amazone, et tirait fort joliment des coups de fusil.*» Depuis la fin du XVIIIe siècle, le village de Fozzano était divisé en deux partis ennemis : les «clients» des familles Durazzo et Paoli, et les «clients» des familles Carabelli et Bartoli. Ces cinquante ans avaient été émaillés de crimes et de procès. Le passage d'un membre de la famille Paoli au clan adverse ranima les haines et, un dimanche après-midi de juin 1830, un premier drame éclata. Les Bartoli, embusqués derrière le mur de pierres sèches d'un enclos, atteignirent mortellement dès la première salve deux Durazzo ; les survivants ripostèrent et tuèrent deux de leurs adversaires, dont le fils de Colomba. Cette vieille dame irréductible et toujours prête à faire parler la poudre, voulant venger la mort de son enfant, pratiquait la magie en attendant des moyens plus expéditifs : on compta trois morts. L'un des Durazzo fut inculpé et arrêté, mais acquitté par la cour de Bastia le 17 mai 1831. Il échappa peu après à un attentat, mais en représailles un Carabelli fut tué. Ces haines aboutirent à l'embuscade organisée en décembre 1833 par le jeune François Bartoli, fils de Colomba. Rien ne permet de croire qu'elle ait pris part à la sanglante rencontre, mais son tempérament violent et haineux excitait autour d'elle l'ardeur à la vengeance.

Mérimée écrivit à son ami, Requier, le 30 septembre 1839 : «*J'ai vu une héroïne, Madame Colomba, qui excelle dans la fabrication des cartouches et qui s'entend même fort bien à les envoyer aux personnes qui ont l'heur de lui déplaire. J'ai fait la conquête de cette illustre dame qui n'a que soixante-cinq ans, et, en nous quittant, nous nous sommes embrassés à la corse, id est sur la bouche. Pareille bonne fortune m'est arrivée avec sa fille, héroïne aussi, mais de vingt ans, belle comme les amours, avec des cheveux qui tombent à terre, trente-deux perles dans la bouche, des lèvres de tonnerre de Dieu, cinq pieds trois pouces et qui à l'âge de seize ans a donné une raclée des plus soignées à un ouvrier de la faction opposée. On la nomme la Morgana et elle est vraiment fée, car j'en suis ensorcelé ; pourtant il y a quinze jours que cela m'est arrivé.*» Cette Catherine, superbe et ardente, avait en fait trente et un ans, mais laissa à Mérimée un souvenir et un désir impérissables. Et ce haut fonctionnaire mondain, doublé d'un libertin et d'un mystificateur, amoureux de surcroît, en 1840, de Valentine Delessert, aurait demandé à Colomba sa fille en mariage. Mais elle ne put que la refuser à celui dont elle dit plus tard que «c'était un grand diable assez drôle, avec des bras et des jambes sans fin ; il aimait les femmes, mais ne m'en dit jamais rien». Elle justifiait son refus en précisant que «ses grandes mains ne savaient qu'écrire». Elle les auraient sans doute préférées adroites à manier la carabine ! Et, surtout, il avait le grand tort, d'être un «pinzuto» (Français du continent). Elle sut toutefois retrouver plus tard son visiteur pour lui demander d'assurer une place à son gendre (1855) ; et Catherine elle-même n'hésita pas à charger son ancien prétendant de recommander son fils au baccalauréat (1869). Mais Mérimée leur opposa deux refus polis et froids, qui font douter que sa sympathie pour elles ait jamais été autre chose que l'amusement passager d'un voyageur. Colomba, morte à Olmeto, fut enterrée auprès de son fils, à Fozzano, dans son village natal, qui fait face au précédent sur les pentes d'une large vallée. Sa maison existe encore, pieusement conservée.

D'autre part, presque en même temps, une vendetta aussi tragique se déroulait à Sartène entre le parti Ortoli et le parti Roccaserra. En 1830, malgré l'interdiction du maire, M. de Roccaserra, une milice fut constituée par les Ortolistes. Un soir, leurs adversaires les accueillirent à coups de fusils, tuèrent le commandant Pietri et trois gardes. Les familles vécurent dès lors en état de guerre ouverte. La rencontre décisive eut lieu en février 1833 : Jérôme de Roccaserra, frère de l'ancien maire, fut,

dans une embuscade, blessé au bras gauche, mais tua ses deux adversaires, les frères du commandant Pietri. Le meurtrier prit le maquis, puis se rendit. L'instruction ne parvint pas à établir la préméditation, et un non-lieu s'ensuivit. Ce meurtrier récidiviste, obsédé de vendetta, toujours acquitté par les jurys populaires, fut finalement assassiné, en 1845, sur l'injonction d'un prêtre.

Pour calmer les esprits, plus échauffés que jamais, l'administration eut l'idée, conforme au droit et au caractère corse, de faire signer des traités de paix entre les familles dans l'église de Sartène : le 7 décembre 1834, entre les Roccaserra et les Ortoli ; le 13, entre les Carabelli et les Durazzo. Mais la haine de Colomba Bartoli demeura si vivace que son entourage la contraignit à quitter Fozzano, et à s'installer à Olmeta, chez sa fille. Tandis qu'on racontait à Mérimée ces événements, ils eurent, au moment même de son séjour, leur conclusion officielle aux assises de la Corse, par un acquittement des meurtriers.

De ce butin amassé lors de sa mission archéologique allait naître "*Colomba*", une histoire si véridique et exacte que, vingt ans plus tard, en apprenant l'histoire de Bosio, bandit réel, Mérimée put déclarer qu'elle «*a l'air d'être copiée sur "Colomba"*».

La genèse

On ne peut dire exactement quand Mérimée conçut le projet de son roman. Il médita un texte qui pût impressionner, tout en souhaitant s'appuyer sur des faits authentiques, insistant sur le fait que c'est une «*véridique histoire*» (chapitre 6).

Si, avec Stendhal, il discuta de son projet, qui devait mêler fierté, amour sans partage, violence du «*tout ou rien*», dette de sang par vengeance et pour l'honneur, il semble avoir composé son oeuvre dans le secret, mais avec un soin minutieux. En raison de la multiplicité et de la variété des sources (relations orales, archives judiciaires, ouvrages historiques, etc.), il fit d'abord oeuvre d'organisateur. Il travailla, semble-t-il, avec des fiches qui permettaient de reconstituer des paysages, des rites, des valeurs. Il écrivit à E. Conti, le 12 novembre 1840 : «*J'ai tâché de faire une mosaïque avec les récits que j'ai recueillis à droite et à gauche sur votre pays, et dans toutes les pièces de rapport embrassées tellement quellement, vous avez pu en reconnaître plus d'une que je vous devais.*» Si le fond du drame fut bien emprunté à l'épisode final de la longue guerre entre les Carabelli et les Durazzo, et qui eut Colomba Bartoli pour animatrice, il recourut aussi à d'autres vendettas dont on lui avait parlé, des funérailles auxquelles il assista, ses propres souvenirs italiens, sur quoi sa fantaisie ajouta les amours d'Orso et de miss Nevil. Tout cela si bien fondu qu'on ne voit pas les raccords.

Il a donc utilisé la réalité, mais en lui faisant subir de profondes modifications.

Il ne pouvait copier directement son hôte (Jean-Baptiste Carabelli était né en 1782, avait combattu dans l'armée napolitaine de 1804 à 1814, avait été placé en demi-solde, avait repris du service, avait été mis à la retraite vers 1836) et, surtout pas, la sœur de son hôte, Colomba Bartoli, vieille dame énergique et aigrie, qu'il fondit avec sa fille, Catherine, pour en faire un seul personnage qui prend l'aspect et le charme d'une belle vierge farouche. Il ne lui laissa qu'un frère (au lieu des sept frères ou soeurs de Colomba Bartoli).

Par décence, il ne conserva pas le cadre historique, ni les noms propres, recula l'action d'une vingtaine d'années, d'abord pour rajeunir son héroïne en lui appliquant le physique de sa fille, ensuite pour observer le principe racinien : «*Major e longinquo reverentia*» (dans la préface de "*Bajazet*" où, avant de citer cette phrase de Tacite, il la traduisit ainsi : «*On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous.*») Pour éviter de trop faciles rapprochements, il transporta son action de Fozzano, village pittoresque du sud, près de Sartène, à Pietranera, banal village du centre de l'île, en pleine montagne, entre Bocognano (endroit où Colomba et Orso font étape) et Corte (ville où le préfet va poser une première pierre) et auquel il donna le nom d'un hameau situé au nord, au bord de la mer, tout près de Bastia. Ce village au milieu du maquis symbolise la Corse entière.

S'il donna aux noms propres une terminaison corse, il les modifia souvent. Il changea les noms des familles ennemies. Les données de l'intrigue ne furent pas moins transformées, car il simplifia, synthétisa en une seule rivalité l'inimitié, la haine qui, en deux villages différents, opposaient des clans entiers. Selon une méthode classique, il fondit plusieurs anecdotes, leur donna valeur humaine,

générale, symbolique ; il passa donc d'une vendetta collective à une vendetta individuelle, et rendit l'affaire plus noble en présentant une fille soucieuse de venger son père. Il ajouta une intrigue amoureuse entre Orso et miss Nevil, intrigue à laquelle il donna une autre fin, comme il le confia au Corse Étienne Conti, dans une lettre du 12 novembre 1840) : *« Dans la fin de l'histoire, je n'ai pas suivi le plan que je m'étais tracé d'abord. J'avais l'intention de peindre dans Colomba l'amour de la famille, si puissant dans votre île. Son père vengé, je voulais la montrer occupée d'assurer la fortune de son frère et je lui faisais organiser une espèce de guet-à-pens [sic] pour obliger l'héritière anglaise à l'épouser. Une dame à qui je montrai cette fin me dit : "Jusqu'ici j'ai compris votre héroïne, maintenant je ne la comprends plus. L'alliance de sentiments si nobles avec des vues intéressées me semble impossible." J'ai beaucoup de respect pour le goût de cette dame et j'ai fait le changement que vous avez vu, laissant dans le vague les desseins de Mlle Colomba. Cependant, j'ai eu quelque inquiétude contre ce reproche de bassesse et de vues intéressées et c'est pour cela que j'ai outré dans la scène de la fin la passion de la vendetta. » Peut-être était-ce plus vrai de la sorte. »* Cette «dame» était Valentine Delessert qui lui fit donc atténuer la dureté de Colomba, la faire renoncer au désir de marier son frère à une dot pour restaurer la forteresse familiale, refuge du pouvoir à l'ancienne mode, avant, cependant, l'atroce scène finale où elle s'acharne contre son ennemi.

Selon une légende, il aurait, de retour à Marseille, écrit Colomba «en huit jours dans une chambre d'auberge». Autre sottise il aurait récrit seize fois l'œuvre contractant le texte à chaque copie nouvelle. Mérimée rédigea la version définitive à Paris, pendant les six premiers mois de 1840. Six mois, c'est peu pour un artiste très scrupuleux. Cette hâte, qui explique peut-être l'agrément de l'œuvre, semble du même coup la preuve que le sujet avait, dès le début, empoigné l'écrivain, et que très vite les matériaux recueillis s'étaient organisés en un sujet simple, vigoureux et dramatique, déjà tout construit dans sa tête. Ce faux paresseux qu'était Mérimée aurait, selon Maxine du Camp, recopié seize fois le manuscrit de son roman, en le corrigeant chaque fois.

Il avait pu satisfaire en Corse sa curiosité dominante des âmes passionnées et des mœurs violentes. Car il y rencontra mieux que des ruines : *« En fait de monuments, ce pays est pauvre, mais c'est la pure nature qui m'a plu surtout. Je ne parle pas des makis, dont le seul mérite est de sentir fort bon, et le défaut de réduire les redingotes en lanières. Je ne parle pas des vallées, ni des montagnes, ni des sites, tous les mêmes, et conséquemment horriblement monotones, ni des forêts assez piètres, quoi qu'on en dise, mais je parle de la pure nature de l'HOMME. Ce mammifère est vraiment fort curieux ici et je ne me lasse pas de me faire conter des histoires de vendettes. »* (Requien, 30 septembre 1839)

« J'attends la fin de la pluie pour aller à Murato et à l'Algajola. En attendant, je fouille dans les dossiers de la cour royale et me repais d'assassinats... » (Lettre à Étienne Conti)

Intérêt de l'action

Mérimée nous livra le récit d'une passion, thème cher au romantisme, mais le traita à la manière de Stendhal, son ami, avec une domination constante, voire critique, du sujet par un narrateur superbement intelligent. En fait, il suivit la méthode des classiques du XVIIe siècle : imitation originale, harmonie, discrétion, et la composition du roman est en effet purement classique. Si celle de l'ensemble est savante, celle du chapitre n'est pas moins stricte et exactement calculée. Constatons-le par un examen précis :

Dans le premier chapitre, épisode qui dirige le lecteur sur une fausse piste, le narrateur, avec beaucoup d'habileté, introduit des personnages qui vont se révéler secondaires.

Le chapitre 2 est le point de départ de l'action avec la mise en scène d'un des protagonistes du roman, qui présenté de façon indirecte sans que soit dévoilé sa véritable identité : un officier corse retourne à son village. Mérimée s'y montre un habile narrateur militaire (comme il le fut aussi dans *« L'enlèvement de la redoute »*). Mais est trop extraordinaire le hasard qui met face à face l'officier anglais et le fils de l'officier français dont il vient de raconter l'histoire : *« C'était mon père »* (page 328).

Au chapitre 3, la complainte chantée par le matelot contribue à créer une tension dramatique. Cette complainte et les récits d'Orso sur les vengeances en Corse constituent involontairement une préparation du dénouement.

Le chapitre 4 précise la position des personnages les uns par rapport aux autres ; il sert aussi à faire sentir, avant l'arrivée de Colomba, la dualité d'Orso en qui s'affrontent son ascendance corse et son passé d'officier français, la vengeance renaissante et l'amour naissant.

C'est parce qu'Orso va céder à cet amour qu'apparaît Colomba dans le chapitre 5 qui est son chapitre, tout étant organisé par Mérimée pour la présenter de façon suggestive et caractéristique. Une fois le portrait esquissé par les traits essentiels et significatifs qui frappent le regard de miss Nevil, les pages suivantes ajoutent, en passant d'autres touches destinées à compléter le portrait physique, mais surtout le portrait moral de l'héroïne.

Au chapitre 6, Mérimée fit la chronique des haines qui opposèrent le clan Barricini et le clan della Rebbia. Avec une précision d'auteur de romans policiers, il montra comment un incident futile est accentué par une foule de petites blessures qui en prolongent et amplifient les conséquences, comment cette « guerre froide » devint implacable dès qu'une tombe en devint l'enjeu. Il introduisit ici une tonalité macabre, mais son humour apparaît à plusieurs reprises : humour noir pendant l'enterrement où personne ne pense à la mort, quand, après le défilé des « *rebbianistes* », le seul participant condamné par les juges est l'idiot, donc le seul qui n'ait aucune responsabilité dans les événements.

Le chapitre 7, qui paraît moins vivant et moins riche que le précédent, renferme cependant une importante matière sentimentale et dramatique. On y constate que l'écrivain fut capable de maintenir l'unité d'intérêt en variant les tons.

Le chapitre 8 est d'abord un dialogue (où se remarque le relief inquiétant du groupe fraternel, le pathétique sans fadeur de la séparation), puis un monologue, d'où un ton et un rythme différents de ceux du chapitre précédent.

Au chapitre 9, si Orso, ne jugeant plus comme les Corses, a renoncé depuis longtemps à l'idée de vengeance que lui prête Colomba, il est prisonnier de l'opinion publique, et est conscient que, s'il renonce à se venger, il risque de passer pour lâche. De là viennent son mécontentement et sa mauvaise humeur. Les paroles qu'il prononce devant les bergers peuvent être interprétées dans un sens opposé à celui qu'il leur donne. Au village, qui est en état de crise, n'offrant nullement l'aspect d'une communauté, mais l'opposition de deux camps, la vendetta est attendue par tous les habitants, et seul Orso ne croit pas à l'imminence d'un combat dont il est l'instigateur désigné par l'opinion. Colomba et les autres se méprennent sur son geste quand il pousse son cheval et traverse le côté sud de la place : il y voient une preuve d'énergie et un défi ; Colomba se dit : « *Brave cœur ! [...] Mon père sera vengé !* » (page 377).

Au chapitre 10, l'arrivée imprévue de Chilina, sa conversation avec Colomba, la discussion entre le frère et la sœur, le départ de la messagère constituent un épisode révélateur des caractères et dont le héros, Brandolaccio, demeure invisible, car il vit pauvrement et dangereusement dans le maquis. Cet épisode dramatique marque une nouvelle étape dans le conflit entre Colomba et Orso : la visite de Chili, qui représente symboliquement les habitants de Pietranera, consolide la situation morale de Colomba et renforce l'inquiétude chez Orso. D'autre part, Mérimée annonce l'hospitalité que trouvera Orso dans le maquis auprès du bandit.

Le chapitre 11 est dominé par la scène du pèlerinage, où le pittoresque est lié à l'action, où les lieux sont décrits avec précision. Dans ce que voit Orso, bien des détails sont susceptibles de l'entraîner à la vengeance, et le pèlerinage apparaît aux habitants de Pietranera comme une preuve qu'il n'oublie

pas son père, ce geste l'engageant inconsciemrnt. Mérimée veut montrer qu'il n'est pas convaincu, mais comme ensorcelé par Colomba. Aussi ne prête-t-il à celle-ci aucun raisonnement susceptible de prouver la culpabilité des Barricini. Le frère et la soeur parlent peu. Avant le départ pour la promenade, la gravité de Colomba s'oppose au ton plaisant de son frère. Durant la promenade, elle parle très peu, et Orso ne demande pas d'explications. Mérimée donne donc au lecteur l'impression qu'avec une grande habileté manœuvrière, elle agit sur Orso par le contact même des choses. Devant les épouvantables reliques, la tension, à son paroxysme, se traduit par un mouvement bref et violent, au cours duquel Colomba, chacune de ses paroles exhortant à la nécessité de la vengeance. tutoie pour la première fois Orso, avant de le laisser seul pour éviter des paroles qui atténueraient l'émotion. Dans cet épisode, elle met tout en oeuvre pour réveiller son âme corse, cherchant non à le convaincre, mais à l'émouvoir. Il est en effet ému devant le «*mucchio*», face aux reliques sanglantes, mais une phrase indique qu'il ne croit toujours pas à la culpabilité des Barricini, qu'il a conscience d'être comme envoûté. La scène de son désarroi a une grandeur tragique, à laquelle fait contraste celle de sa visite aux deux bandits ; mais, si elle permet tout un pittoresque, elle devient quelque peu fastidieuse tant est grande la place accordée au propos du «*Curé*».

Au chapitre 12, Mérimée intégrant habilement dans l'action cet admirable hors-d'œuvre qu'est la déclamation menaçante du chant funèbre qu'est la «*ballata*», les sentiments d'Orso évoluent. Et sont lancés les premiers traits, suffisants et définitifs, des ennemis dont la quadruple apparition a un effet dramatique. À la fin, Orso entraîne rapidement sa sœur parce qu'il partage maintenant ses sentiments, et se rend compte du danger qu'elle court du fait de son accusation et de son appel à la vengeance.

Au chapitre 13, on constate l'embarras du préfet, qui semble la dupe ou le complice des Barricini ; mais sa présence seule retarde l'inévitable vendetta, et ses révélations augmentent l'intérêt de l'action. Mérimée crée un contraste entre la violence de l'atmosphère où vit Orso, presque prisonnier déjà des traditions corses, et le climat d'apaisement et de douceur qu'évoque en lui le souvenir de miss Lydia. Mais Colomba redouble de violence.

Au chapitre 14, la lettre de miss Lydia vient confirmer l'effet qu'a déjà eu sur Orso le préfet, tandis que le mystère sur les actions de Colomba est prolongé par l'auteur : «*Ce qu'étaient ces hommes, on le saura tout à l'heure.*» L'initiative de Colomba donne à l'action un nouvel élan. La dernière formule du chapitre («*on le saura tout à l'heure*») révèle le désir, chez Mérimée, de piquer la curiosité du lecteur. Mais elle constitue en même temps un aveu de négligence : il ne s'est pas donné la peine de chercher une transition.

Au contraire, au chapitre 15, la construction dramatique est très soignée : la tension croit constamment, la machination fait progresser l'action, chaque entrée en scène des personnages amène un rebondissement ou une aggravation de la situation :

- l'arrivée du préfet et des Barricini, oeuvre de Colomba, irrite Orso en le contraignant à s'humilier devant ses ennemis ; pour la première fois, il se laisse gagner par l'énervement et la colère ;
- les fils Barricini adoptent une attitude insolente ;
- les papiers découverts par Colomba remettent en question la lettre qui aurait pu clore l'affaire ;
- la mauvaise foi des Barricini apparaît ;
- les interventions du préfet sont inefficaces; mais sa présence est importante pour le déroulement de l'action ;
- les révélations du «*Curé*» convainquent définitivement Orso de la culpabilité des Barricini.

Désormais l'action est nouée, sans que rien puisse en arrêter le cours.

Par son sujet, la nature des sentiments exprimés, le ton des répliques, et, surtout, la variété des incidents et les contrastes de toute sorte accumulés à plaisir, ce chapitre fait songer à un épisode romantique (on peut le comparer à l'acte IV de «*Ruy Blas*»).

Dans ce chapitre de transition qu'est le chapitre 16, trois épisodes différents, mais étroitement liés, se succèdent :

- la lettre de Lydia et ses répercussions : Colomba conseille à Orso de partir lui-même aviser les Anglais de la tension qui règne à Pietranera et leur demander de différer leur voyage ;
- la mutilation du cheval par Colomba, qui a prémédité ce geste impérieux qui est d'abord mystérieux et incompréhensible, mais par lequel elle veut orienter les soupçons de son frère et provoquer la réaction indignée des rebbianistes ; on admire dans cette page la perfection du récit sobre, précis, dramatique dans sa froideur objective ; au lieu d'annoncer ce qui va se passer, Mérimée ménage l'intérêt avec un art consommé ; quand le sens du geste cruel de Colomba est enfin éclairé par un trait de mœurs corses, un horizon inquiétant nous est alors ouvert sur l'âme de cette jeune fille, prête à tout pour pousser son frère à la vendetta ;
- la colère d'Orso devant le meurtre du cochon qui ne peut être comprise par les bergers.

Au chapitre 17, dans la rêverie d'Orso, on voit apparaître son caractère romanesque, sa sensibilité romantique au cœur du conflit qui le déchire ; depuis le chapitre 6, on se demande s'il écouterait les sages conseils de miss Lydia ou s'il céderait devant l'impétuosité de sa sœur qui le pousse à venger son père, avec une volonté et une énergie peu communes. L'intervention de Chilina sert à mettre en relief sa bravoure. Des détails significatifs montrent alors qu'il est sur ses gardes et s'attend à tomber dans une embuscade. Les circonstances de l'embuscade lui donnent un caractère étrange, mais les conditions où se sont placés les Barricini vont entraîner leur mort. Le combat est rapide, se déroule en quelques secondes, cette scène capitale étant conduite d'une façon à la fois rude et sobre, ce qui fait que l'horreur en est atténuée, Mérimée n'analyse pas l'état d'esprit des personnages, dont les gestes traduisent les sentiments, montrant par endroits un détachement ironique. Orso échappe à la mort par le hasard du stilet qu'il portait sur la poitrine et qui aplatit la balle. Dans sa riposte, il fait preuve de sang-froid et de rapidité. Le fusil à deux coups joue un rôle déterminant. Le silence qui succède à la fusillade a une valeur dramatique.

Mais le dénouement se fait attendre, l'anxiété se prolonge tant que la réalité de la situation n'est pas connue, l'écrivain montrant beaucoup d'adresse à maintenir la curiosité du lecteur, à appuyer sur le contraste entre les réactions d'Orso et celles de Brandolaccio, qui montre de l'insensibilité et un humour macabre que l'auteur exploite avec un plaisir évident, même s'il ne le prend pas à son compte, affectant une parfaite objectivité,

Le dénouement est accueilli diversement par les témoins du drame. Le chien Brusco manifeste son étonnement et son inquiétude. Les plaisanteries de Brandolaccio détendent l'atmosphère après la scène de l'embuscade. Au contraire, Orso détourne la tête avec horreur devant un double meurtre qu'il n'a pas voulu et auquel l'enchaînement fatal des circonstances l'a entraîné. Aussi apparaît-il sympathique dans ce dénouement qui, Orso étant sain et sauf, apporte au lecteur un certain soulagement, mêlé de pitié devant ce bilan tragique.

Au chapitre 18, à la tension créée par l'exploit d'Orso, Mérimée ménagea un effet de contraste par l'arrivée des Anglais. dans la scène du retour des cadavres où le ton de la description est à peu près celui de l'indifférence. Il ne s'apitoie pas, demeure impassible, indique les circonstances matérielles et marque d'un trait les lignes caractéristiques. La profondeur de la douleur du père, indiquée par son mutisme et ses gestes d'affection et de protection, est traduite sans un mot pathétique, sans un seul adjectif de sentiment. On peut déjà pressentir le naufrage final de sa raison. C'est encore avec une remarquable brièveté que Mérimée note les réactions différentes des trois personnages présents dans la salle quand les barricinistes tirent contre les fenêtres.

L'enquête du préfet, où Orso doit, pour prouver son innocence, établir qu'il n'a pas été le premier à tirer, où, comme on ne peut accorder de crédit aux vrais témoins du drame, il faut s'appuyer sur les dépositions de miss Nevil et du colonel, on voit encore le scepticisme et l'ironie de Mérimée.

Au chapitre 19, les tendres aveux sont provoqués par Colomba qui, maintenant qu'elle a obtenu sa vengeance, se met au service de l'amour qui est né entre Orso et miss Nevil. Elle s'emploie à amener celle-ci auprès de son frère, en se servant d'un prétexte pour l'entraîner hors de Pietranera. L'arrivée

des voltigeurs fait plus encore ressortir la fragilité de l'Anglaise devant les événements. Dans le récit du «*terrible combat*» et de la «retraite victorieuse» des voltigeurs, Mérimée glissa nombre de traits d'humour. Le dénouement d'opérette correspond à son goût pour les éléments romanesques et mélodramatiques, mais il adopta encore une attitude légèrement ironique.

Au chapitre 20, Mérimée, en bon classique, renseigne le lecteur sur le sort de tous les personnages. Seule n'est pas détaillée la situation de l'avocat Barricini, dont l'horrible déchéance n'apparaîtra que dans l'épilogue. On apprend seulement qu'il a quitté la Corse. Colomba est transformée.

Au chapitre 21, on a deux tableaux contrastés : une scène de bonheur familial paisible, qui est mièvre et banale, et une scène atroce de vengeance, la dernière apparition de Colomba montrant que, malgré les chapeaux, les robes à la mode et l'éventail, elle est restée une implacable Corse. Mérimée souligne l'horrible déchéance de Barricini, et la cruauté, l'acharnement inhumain de Colomba. Le portrait physique du vieillard annonce son effondrement moral et intellectuel. L'aveu du crime enlève les dernières incertitudes qui entouraient la mort du colonel della Rebbia. Les soupçons, la haine et l'action de Colomba apparaissent pleinement justifiés. L'absence d'Orso rappelle qu'il n'a été qu'un instrument dont s'est servie Colomba.

«*Colomba*», par sa longueur, est un roman, mais l'aurait été plus sûrement si l'assassinat du colonel della Rebbia avait reçu la même importance que la vengeance et si avait été intercalé entre ces deux épisodes symétriques la double analyse des sentiments du fils et de la fille.

Taine put constater : «Pas un épisode parasite. Depuis le moment où Colomba entre en scène jusqu'à l'heure où s'accomplit la vengeance si longtemps désirée, l'action marche d'un pas rapide. Les personnages, dominés par un sentiment impérieux, ne semblent pas pouvoir parler autrement qu'ils ne parlent. Action et langage, tout chez eux porte l'empreinte de la nécessité. Retranchez une page, vous aurez une lacune qui frappera tous les yeux ; essayez d'ajouter une page, vous aurez un hors-d'œuvre qui blessera tous les hommes de goût.» De ce fait, Mérimée, veillant à ce que le mouvement d'une scène s'impose d'abord à l'esprit, ne donna que de rares et brèves descriptions. Artiste sobre, il choisit soigneusement dans les détails jusqu'à rejeter tout ce qui n'était pas le détail caractéristique qu'il sut très bien mettre en place. On peut cependant nuancer le jugement de l'illustre critique en signalant quelques digressions comme l'évocation de la bataille de Vittoria par sir Nevil (chapitre 2), la digression très balzacienne («*Il est peut-être à propos d'expliquer ce qu'il faut entendre par...*») sur les tours de Pietranera (chapitre 9), le discours pédant de Castriconi, «*le Curé*», racontant de quelle façon décisive il a puni un usurier qui avait imité sa signature pour extorquer de l'argent à un pauvre diable (chapitre 11).

Afin d'éviter au récit de se diluer dans une couleur locale gratuite ou dans l'anecdotique, Mérimée centra l'intérêt non sur la réalisation de la vendetta (elle n'occupe que le chapitre 17), mais sur les clivages qu'elle révèle entre les personnages : détermination farouche de Colomba, refus moral et social de miss Nevil, incertitude d'Orso. Dès lors que le problème était intériorisé, il devenait normal que le débat d'Orso fût au cœur du roman ; mais de ce conflit d'où pouvait naître un héros tragique Mérimée fit un récit d'où émerge un «héros de roman» (chapitres 7 et 18) en qui viennent se fondre la veine dramatique qu'incarne Colomba et la veine sentimentale que représente miss Nevil.

Dans ce roman qui comporte assez peu de personnages, nettement connus au bout de quelques chapitres, les événements sont réduits au minimum, la vraisemblance n'est jamais sacrifiée au pittoresque, la composition est d'autant plus nette que le récit est ramassé, et est maintenue une progression et une proportion des scènes. On peut remarquer que la première partie introductive et la dernière, qui sert d'épilogue, se prêtent davantage à l'intervention du narrateur, et laissent une certaine place à un humour subtil ; que, dans toute la partie centrale, qui est construite sur une progression, on peut relever une multiplication de détails, de menus incidents, puis d'événements de plus grande ampleur, qui préparent le drame, Colomba étant ici la maîtresse toute-puissante d'une machination infernale ; que la règle d'alternance combine moments de tension et d'apaisement.

Mérimée, qui voulut peindre dans un décor particulier un drame éternel, a bien montré son classicisme. Il fut en effet fidèle à l'idéal de Racine qui, dans la préface de "*Bérénice*", déclara s'être attaché à «une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments et de l'élégance de l'expression». La passion est ici celle de la vengeance, qui est belle en elle-même, comme tout grand sentiment primitif, mais encore par ses répercussions dramatiques. Elle crée l'unité de l'œuvre, impose aux protagonistes leur conduite, crée la montée inexorable d'une tension qui rappelle celle d'une tragédie racinienne. D'ailleurs, la parfaite construction de ce roman en fait presque une tragédie, tandis qu'il est dit d'Orso : «*Il lui semblait entendre un oracle fatal, inéluctable, qui lui demandait du sang.*» [chapitre 11]).

Le roman dépeint une crise, et l'attention, loin de se disperser, est concentrée sur un problème unique : Colomba obtiendra-t-elle sa vengeance dans un conflit qui, s'il date de plusieurs générations, s'il était devenu une lutte sournoise, a été ravivé par un assassinat survenu deux ans auparavant et éclate par le retour d'Orso. Il rompt l'équilibre d'une situation déjà tendue, mais, ayant été humanisé par un assez long séjour sur le continent, il met du temps (et pas moins d'une centaine de pages) à redevenir Corse. Ainsi l'action est-elle alors menée à une issue fatale, les personnages sont-ils précipités vers un destin tragique.

Dans cette perspective, on a pu (Sainte-Beuve le premier, dans "*Portraits littéraires*", comme cela a été signalé dans les notes) comparer "*Colomba*" aux tragédies de la vengeance, et d'abord à "*Électre*" de Sophocle, où tout parle de vengeance, d'immolation, où une jeune fille passionnée utilise son frère, Oreste, pour venger la mort de leur père. Mais Colomba, ignorant la fatalité divine, si elle fait peser sur son frère l'obsession de la vengeance, semble poussée par des mobiles très humains et n'atteint jamais à l'incestueuse fureur de l'héroïne antique.

Et, en fait, la tragédie est évitée car Mérimée, avec roublardise, permet à Orso de satisfaire à la vendetta en état de légitime défense, et d'échapper ainsi aux lois. L'auteur mystifie le candide lecteur qui, ne connaissant pas le moindre moment d'ennui, est conduit à côté du but où il se croyait mené.

De plus, la présence de Lydia vient introduire dans la tragédie une idylle, qui est d'ailleurs la partie la moins bonne du livre, mais son dénouement logique. Il pourrait sembler à certains lecteurs qu'après la double mort des adversaires, le récit doit s'arrêter, mais l'idylle ne peut cesser brusquement sans nuire à l'équilibre et à la vraisemblance. En effet, si Orso a été blessé au cours du guet-apens tendu par les deux frères, c'est qu'il se rendait auprès de Lydia ; et, si Colomba avait éloigné son frère de la jeune fille tant que la vengeance n'était pas acquise, elle doit donc maintenant, en réparation, le rapprocher d'elle, s'y employant même avec une facilité qui peut paraître excessive, et une telle complaisance pour sa nouvelle amie qu'elle va jusqu'à s'habiller comme elle. L'ironie de Mérimée semble s'être divertie à renverser les rôles, et, tandis qu'Orso redevenait un insulaire forcené, à transformer la farouche cavalière en une continentale experte au maniement de l'éventail. On peut, dans une certaine mesure, parler de quiproquo entre Orso et Lydia qui ont conscience de la nécessité d'en finir et de se déclarer, sans que pour autant la situation soit comique : oscillant entre la tendresse et la honte, elle est tendue, un peu comme chez Marivaux dans les moments qui précèdent l'aveu et où l'on se demande si les personnages s'aimeront assez pour vaincre leurs scrupules, leur timidité ou leur amour-propre. La circonstance précipite l'aveu d'Orso. Il fait surtout appel, chez Lydia, à la pitié pour éviter de brusquer sa pudeur. Heureusement, la puissante scène finale rétablit l'équilibre et le sérieux.

On peut aussi considérer que l'unité racinienne se complète de la grandeur cornélienne : le conflit entre le devoir et la tendresse, qui ne ralentissait presque pas la décision de Mateo Falcone, torture Orso. Là est tout le drame : écoutera-t-il de préférence Lydia et l'amour, ou Colomba et la vengeance? c'est ce que se demande le lecteur, qui est plus touché par les hésitations du jeune héros que par l'inébranlable volonté, cornélienne elle aussi, de sa conseillère, sœur cadette de l'Émilie de "*Cinna*". De même que Rodrigue dans "*Le cid*", il doit satisfaire à la loi antique de la vendetta avant de pouvoir jouir de l'amour avec miss Nevil, en laquelle on peut voir une nouvelle Infante, son amour étant fondé sur l'admiration, et Orso tenant à ce qu'elle lui conserve son estime.

“*Colomba*” est encore une oeuvre classique par le réalisme impersonnel du récit, la froideur du ton s’opposant à la violence des sentiments, l’humour froid mettant à mal le romanesque et le romantisme du thème de la vengeance.

Intérêt littéraire

Mérimée utilisa sa connaissance de la langue corse juste assez pour créer une impression de vérité et d’authenticité. Les sonorités mêmes de ces vocables étrangers, tantôt rudes, tantôt poétiques, accentuent et nuancent l’atmosphère. Le lexique ne pose pas de problème, car il prit soin de définir lui-même, dans des notes en bas de pages qui sont précieuses, les termes particuliers qu’il employa pour désigner des caractéristiques corses.

Comme l’ont souligné tous les critiques, le style est classique lui aussi. En général concis, dépouillé et limpide, naturel, simple, léger, mouvementé, aéré, vivant, il présente un vocabulaire précis, Mérimée ne reculant pas devant le mot propre, fût-il vulgaire, ni devant l’expression brutale, voire cynique, pourvu qu’ils soient significatifs du caractère et de la condition des personnages.

La syntaxe est solide. Au chapitre 18, le discours de Colomba, par la vigueur et l’enchaînement des idées, est un véritable morceau d’éloquence ; sa passion lui confère un tel pouvoir d’intimidation qu’elle peut défier à coup sûr une foule hostile, exprimer le blâme, le défi, le triomphe et le mépris.

Une des rares exemples de fantaisie se trouve dans le discours pédant de Castriconi, «*le Curé*».

Mérimée fut surtout excellent dans la vision des attitudes et des mouvements. Il rendit tout ce qui est lutte avec une vigueur étonnante.

Il traduisit à merveille la diversité des sentiments, même s’il lui arriva, par une prétéition, prétendre ne pas arriver à le faire : «*Il serait difficile de définir ce qui se passa en ce moment dans l’âme d’Orso ; mais la présence de l’ennemi de son père lui causa une espèce d’horreur, et, plus que jamais, il se sentit accessible aux soupçons qu’il avait longtemps combattus.*» (page 402). L’auteur dramatique transparut dans la vivacité du dialogue où il donna à chaque personnage le langage qui convient à son âge, à son caractère et à sa situation. Au chapitre 15, au cours de l’affrontement dramatique entre les bandits et les Barricini, ces derniers protestent sans vigueur, tandis que les premiers adoptent un ton gouailleur ; Colomba implore de manière pathétique ; le préfet conserve la dignité un peu ampoulée de son éloquence.

Son art aigu de la litote se manifeste en particulier dans ce moment qui est l’un des plus pathétiques, le tableau du vieux Barricini, où il n’emploie qu’un seul adjectif, «*malheureux*», mais en laissant deviner chez lui un sentiment très intense de pitié.

La fameuse impersonnalité de Mérimée donne au roman un charme qui vient du contraste entre sa cruauté et le ton placide et impassible de celui qui raconte, qui conduit le récit avec une fermeté coupante et brève, présentant les faits dans leur nudité, s’abstenant de prendre parti. Il fait constamment preuve d’ironie

Mérimée se révéla poète aussi. D’abord dans la «*ballata*» que Colomba prononce sur le corps de Charles-Baptiste Pietri, où toute la vie corse est projetée sur le plan d’un symbolisme simple et traditionnel, accessible à l’auditoire. Puis dans de significatives métaphores : - «*Une fois qu’elle m’aura conduit au bord du précipice, lorsque la tête me tournera, elle me poussera dans l’abîme.*» (page 363). - «*C’était la pythonisse sur son trépied*» (page 401, métaphore qui, elle, est aux antipodes de la litote !) - «*Colomba l’observait avec les yeux d’une tigresse qui voit un daim s’approcher de la tanière de ses petits*» (page 416). Mais la recherche d’une comparaison originale le conduisit à cette singularité anatomique : Colomba met «*la main sur ses yeux, comme ces oiseaux qui se rassurent et croient n’être point vus quand ils ne voient point eux-mêmes*» (page 349).

Toutefois, dans l’ensemble du roman, un ton est très froid s’allie à la grande maîtrise stylistique de Mérimée.

Intérêt documentaire

Mérimée, qui fut un voyageur observant les mœurs et les coutumes des pays visités avec une curiosité toujours en éveil, se documenta beaucoup sur la Corse, et la présenta dans le roman non seulement en homme de lettres mais en véritable ethnographe, s'efforçant, en artiste classique épris de clarté et qui n'écrit pas un mot exotique ou spécial sans le commenter ou le traduire en langage commun, d'expliquer les particularités dans le texte même ou dans des notes de bas de page. Quand on a lu "*Notes d'un voyage en Corse*", le réalisme de "*Colomba*" saute aux yeux. Mais, raillant le goût exarcebé de la couleur locale chez les romantiques, il dit de son Anglaise qu'elle «*trouvait que les grandes barbes et l'équipement des bandits avaient trop de couleur locale*» (page 459). La couleur locale du roman fut peu critiquée. Mais at-il respecté les mœurs? En un mot, Colomba est-elle corse?

On peut distinguer :

Le paysage corse : Quelques lignes suffisent à Mérimée pour l'évoquer et susciter le «climat» du roman, montrer le pittoresque de la Corse, l'aspect à la fois inhospitalier et protecteur de la nature. Il insiste sur le maquis, un fourré de broussailles et d'arbrisseaux dont, au chapitre 19, il souligne le caractère sauvage par l'inadaptation du costume de miss Nevil, qui est habillée d'une robe longue et coiffée d'un chapeau, tandis que, lors de la fuite devant les voltigeurs, Colomba «*courait au travers du maquis, sans faire attention aux branches qui lui fouettaient la figure ou qui déchiraient sa robe*» (page 464). Au chapitre 17, on voit le cadre se préciser à mesure qu'Orso avance et découvre peu à peu certains aspects du paysage, comme le relief («*un coteau extrêmement rapide*», page 436), les couleurs ternes de la végétation (maquis, champs cultivés, châtaigniers), les murs d'enclos.

Mais on sent qu'il a bien observé le paysage quand il note la beauté grave et triste des sombres maquis et des montagnes pelées. Il donne peu de descriptions, ne livre que peu de détails géographiques, n'aligne qu'une quinzaine de noms de lieux tout au plus, juste ce qu'il faut pour situer l'action, et le lecteur qui ne connaît pas la Corse ne s'en soucie guère. Il découvre cependant Ajaccio, et la fin du chapitre 3 ressemble à un guide touristique.

D'ailleurs, le paysage n'est pas décrit pour lui-même : sa raison d'être, c'est son influence sur les êtres, ou son rôle de révélateur.

La mentalité corse : Dans cette rude nature, l'instinct ne connaît pas d'obstacles, les caractères se révèlent, les passions agitent librement les cœurs.

Les usages corses :

Mérimée indiqua que, la Corse étant une société fortement patriarcale, dans la maison, l'homme est le maître, et la femme, fût-elle Colomba, s'efface devant lui, au moins officiellement.

Il donna une idée de la hiérarchie sociale : elle est dominée par les familles nobles comme celle des della Rebbia, qui sont entourées de leurs parentés souvent éloignées, mais d'un dévouement à toute épreuve, et de leurs «*clients*» (ici, notamment les bergers) ; les domestiques (écuyer et servante) sont traités en amis. Tout en bas de l'échelle se trouve le prolétariat des «*Lucquois*».

Il montra la psychologie collective dans une société où tout fait privé devenait immédiatement public (ainsi, au chapitre 6, l'influence des propos colportés, de la tradition orale).

Il exposa la persistance :

- des superstitions et de leurs effets ; la croyance dans le «mauvais œil» dont Mérimée avait déjà parlé dans "*La guzla*" ("*Sur le mauvais œil. Introduction*" : «*Je vis un jeune homme de vingt-cinq ans pâlir et tomber à terre devant un heiduque [soldat hongrois] très âgé qui le regardait.*» et il ajouta que cette croyance est fort répandue dans le Levant et surtout en Dalmatie, et précisa : «*Il faut croire que certaines personnes ensorcellent par leurs regards, que d'autres ensorcellent par leurs paroles; que cette faculté nuisible se transmet de père en fils ; enfin que ceux qui sont fascinés de cette manière, surtout les enfants et les femmes, sèchent et meurent en peu de temps.*») et qu'on retrouve ici dans la fascination que le regard de Colomba exerce sur le vieux Barricini, et que la jardinière, cette âme simple et superstitieuse qui ignore tout du meurtre qui a poussé Colomba à une haine inexpiable envers les Barricini, jugeant sur les apparences, attribue à ce pouvoir surnaturel (alors qu'on sait que

Colomba Bartoli, au contraire, «conjura le mauvais œil» et «guérissait» par des incantations les maladies les plus variées).

- des vertus féodales : l'honneur du nom, le culte de l'hospitalité ;

- de la solidarité du clan, la famille corse s'élargissant à des parents lointains (on les appelle volontiers, dans l'île, «les petits parents») et à toutes sortes d'obligés, constituant une véritable clientèle dévouée et fidèle, et nul n'est puissant que dans la mesure où il peut mettre en mouvement une clientèle nombreuse et agissante. Les affections et les actions d'un seul individu devenaient communes à tous. «*Les liens de famille sont si puissants en Corse, qu'ils entraînent parfois au crime.*» (page 407).

- des guerres entre familles et de la vendetta, le comportement des personnages de "*Colomba*" ne prenant son sens qu'en fonction de cette coutume ancestrale et barbare qui était encore largement répandue. L'idée fondamentale était celle de revendication de l'honneur perdu à la suite d'un outrage ayant privé l'offensé de ce qui lui appartient, de compensation de l'offense par l'offense, du meurtre par le meurtre. Mérimée, qui s'y est particulièrement intéressé, s'interrogea, dans ses "*Notes d'un voyage en Corse*" (1839), sur ses causes historiques : «*La vengeance fut autrefois une nécessité en Corse, sous l'abominable gouvernement de Gênes où le pauvre ne pouvait obtenir justice des torts qu'on lui faisait.*» S'il la considérait comme «*un préjugé atroce*», il tenta donc de la comprendre : «*La vengeance corse n'est, à proprement parler, qu'une forme ancienne et sauvage du duel*». Elle correspond à un code de l'honneur : Orso risque l'infamie en n'y consentant pas, et le «*rimbecco*» est là pour le lui rappeler ; Colomba, qui l'entraîne près du «*mucchio*», lui enjoint la loi : «*Tu le vengeras !*». Cette poursuite, envers et contre tout, de la vengeance d'une offense faite dans un temps ou un lieu donné peut s'étaler sur des années et des siècles. L'injure qui était faite à un membre de la famille impliquait celle-ci en entier : à tous incombait le soin de la réparation ; ils n'avaient pas à se préoccuper de l'auteur même de l'outrage : l'offense subie pouvait être vengée sur n'importe quel individu de la collectivité adverse par une vendetta transversale. Elle peut entraîner jugements et procès, mais la conséquence la plus fréquente est le règlement de compte personnel, parfois sanglant. Comme on ne s'encombre pas de scrupules quant aux moyens, on se permet le défi sournois qu'est la mutilation du cheval de l'ennemi, et la ruse, les combats n'étant guère chevaleresques : «*Ce n'est pas l'usage ici. On s'embusque, on se tue par derrière, c'est la façon du pays.*» explique le préfet (page 454) ; dans l'embuscade des Barricini, leur tactique est telle qu'Orso ne peut leur échapper : ils l'ont vu venir de loin sans être vus eux-mêmes ; ils peuvent viser sans se découvrir, ou peu s'en faut ; ils prennent Orso entre deux feux).

- des rites funéraires : les gesticulations passionnées et les hurlements des femmes autour des cadavres, rite funèbre, superficiel et bruyant, plutôt que vrai chagrin ; le «*mucchio*» ; le «*rimbecco*» ; la veillée funèbre et la «*ballata*» par laquelle on pleure ses morts et insulte ceux de l'ennemi ; on constate que, chez la «*vocerarice*» (Colomba est présentée comme «*la plus grande "voceratrice" de Pietranera et de deux lieues à la ronde.*»), s'exprime un génie qui n'est pas libre, ni personnel, mais qui peut s'assouplir pour s'adapter par d'habiles transitions à des situations diversement tragiques : dès qu'elle aperçoit l'ennemi, elle fait dévier la «*ballata*» de son objet et commente une détresse particulière, mais en des termes toujours si généraux, si spontanés, si involontaires que l'impersonnalité du lyrisme n'en est pas atténuée ; et la «*ballata*» improvisée : Le récit de Mérimée suivit de près l'article d'un correspondant du "Globe" (25 mai, 28 décembre 1826).

- de la vie des hors-la-loi dans le maquis, qui étaient des redresseurs des torts familiaux devenus meurtriers par cause de vendetta ; s'étant fait justice, ils tombaient sous le coup de la loi et, pour échapper à ses rigueurs, allaient chercher asile dans les fourrés du maquis où ils vivaient à l'écart de la société régulière comme des bannis («*bandito*»), Castriconi faisant l'éloge de cette vie errante dans le maquis corse : «*Quelle plus belle vie que celle de chevalier errant, quand on est mieux armé et plus sensé que don Quichotte?*» Il ne s'agissait en aucune façon d'hommes qui rançonnaient et qui pillaient, et ceux qui n'étaient pas mêlés à leur querelle n'avaient rien à craindre d'eux. Ce mythe des brigands d'honneur, sortes de Robin des bois, qui prennent la défense de la veuve ou de l'orpheline Chilina, est illustré par Brandolaccio et Castriconi qui résument en traits accusés les mœurs corses qui ont frappé Mérimée.

Il fit preuve de cette exactitude scrupuleuse dans la description des vêtements (le «*mezzaro*», le «*pilone*») qu'il avait déjà montrée dans "*Mateo Falcone*" ; de la nourriture (le «*bruccio*») ; de l'architecture (la digression sur les tours de Pietranera au chapitre 9, le village et les fortifications [les «*archere*»], montrés avec une grande précision du détail)

Il montra que la fierté nationale se construit sur le mépris des «*Lucquois*» et des Sardes, comme des fonctionnaires français : si les voltigeurs ne réussissent pas à capturer les bandits, le coupable ne peut être que «*ce maudit caporal Taupin... l'ivrogne de Français [...] le chien de Français*» (pages 466-467) ; les juges «*français*» de Bastia sont présentés comme facilement vénaux. Et Mérimée lui-même exerce son ironie sur le préfet qui est amené à jouer un rôle de pacification entre les clans.

Le passé corse. L'histoire ou les légendes viennent expliquer le présent par un passé héroïque : guerres civiles, lutte des «*signori*» et des «*caporoli*», invasion des Maures au temps d'Henri le Bel Missere, histoire de Sampiero et de Vanina d'Ornano, tyrannie de Gênes, influence de Pise, contre-coups de la Révolution et des Cent-Jours. Napoléon est très présent : maison natale, grotte de l'enfance, statue, musée. Et la question vient naturellement aux lèvres de miss Nevil : «*Les Corses aiment-ils beaucoup leur Bonaparte?*»

Si la couleur locale est juste, sobre, discrète (sauf dans quelques développements placés dans la bouche des bandits et qui font un peu digression), tempérée et graduée ; si elle est loin d'avoir, comme souvent chez ses contemporains romantiques, un caractère gratuit mais est un des principes actifs du drame ; si elle a, mieux encore que dans "*Mateo Falcone*", un accent authentique, pour la simple raison qu'il connaissait désormais l'île autrement que par des lectures ou des clichés, il reste que tableau qu'il donna de la Corse demeura partiel et partial, et on peut lui reprocher d'avoir, avec son roman, contribué à véhiculer le stéréotype de l'arriération de l'île.

Intérêt psychologique

Même si le tableau de la Corse occupe une grande place dans "*Colomba*", ce ne sont pas tant les mœurs ou la géographie qui retinrent l'attention de Mérimée, que l'être humain : «*C'est la pure nature qui m'a plu surtout. [...] Je ne parle pas des vallées, ni des montagnes, ni des sites tous les mêmes et conséquemment horriblement monotones [...], mais je parle de la pure nature de l'HOMME. Ce mammifère est vraiment fort curieux ici.*» (lettre à Requier, 30 septembre 1839). Or il se posait en disciple de Stendhal qui, amateur d'âmes rudimentaires et déchaînées, venait, dans ses "*Chroniques italiennes*", de faire l'apologie de l'énergie.

Pourtant, s'il choisit et groupa ses personnages avec soin, s'il composa leurs portraits par touches successives de menus faits en petit nombre, mais très précis et qui concordent, il ne les étudia pas dans leurs profondeurs, ne les analysa pas et s'accusa même plus tard de n'avoir jamais fait que des squelettes. Mais sa psychologie est exacte, fine, sûre, et comme à chaque instant contrôlée.

Et il faut évidemment distinguer comparses et protagonistes.

Parmi les premiers, qui sont traités avec ironie, on trouve d'abord les étrangers à la Corse, qui sont plutôt malmenés.

Le préfet, un Français du continent probablement en possession d'un premier poste bien fait pour mettre en valeur des talents éventuels et lui assurer peut-être une carrière, est solennel et naïf, nourri d'inquiétude et de bonne volonté dans son entreprise pacificatrice. S'il est ignorant de l'âme corse, il est intéressé par les curiosités de son département. Mais le malheur, c'est qu'une telle fonction au pays de la vendetta oblige, dès qu'on n'est pas doué d'intuitions très subtiles, à osciller stérilement de l'abstention coupable à la démarche inopportune. Il fut traité avec une fine ironie.

Les deux Anglais servent en quelque sorte de contre-pied aux deux protagonistes : leur flegme caractéristique est mis à l'épreuve dans des aventures auxquelles ils ne s'attendaient pas.

Le colonel Nevil, vieux militaire à la retraite pacifique et débonnaire et gentleman accompli, sert d'abord l'exposition : il raconte ses campagnes, évoque des batailles où, en face de lui, des Corses ont combattu avec vaillance ; il contribue ainsi à créer une atmosphère d'énergie et de courage, favorable à la Corse et à son représentant aux yeux de sa fille. Mais, sorte de père affectueux comme on en trouve dans le théâtre de Marivaux, il est parfaitement soumis aux volontés de celle-ci, s'emploie à satisfaire tous ses désirs, se laisse complètement manoeuvrer par elle, et Mérimée en a fait, d'une façon un peu trop appuyée, un personnage comique sinon grotesque : ce grand voyageur ne juge les pays traversés qu'en fonction de ses tableaux de chasse ; il est tout à fait inadapté à la réalité corse, et ses réflexions et ses questions détendent l'atmosphère émouvante ou tragique (ne parle-t-il pas de «*la maison de campagne de ce bon M. Brandolaccio*» [page 447]?) ; il manque vraiment de perspicacité en ne se rendant pas compte de l'évolution que connaît Lydia, à laquelle il déclare : «*J'aime à te voir ainsi te sacrifier pour adoucir le malheur des autres*» et «*Restons ; on ne se repent jamais d'avoir fait une bonne action.*» (page 451). Si Mérimée l'a introduit, c'est parce qu'il a toujours apprécié les types d'originaux, et parce qu'il aimait présenter la réaction des diverses races les unes sur les autres.

Lydia apparaît longtemps comme une jeune fille au naturel capricieux d'enfant gâtée, facilement railleuse («*le ton de plaisanterie qui lui était habituel*» [page 463]), vaniteuse et prisonnière de principes et de préjugés. Son excès de froideur dissimule en réalité une tendance au romanesque qui lui fait attendre de la vie quelque chose de plus passionnant. L'intérêt du personnage tient au fait qu'elle représente une civilisation très éloignée de la Corse, très différemment intuitive, et pourtant assez riche de cordialité pour n'en être pas moins généreuse. La manière dont elle juge Orso à leur rencontre met en relief sa fierté aristocratique, mais aussi son côté sentimental car elle juge les hommes par comparaison avec les héros de romans ; aussi le trouve-t-elle trop gai et trop franc. Barbey d'Aureville a voulu voir en elle une réplique de Mathilde de la Mole : les sentiments qu'elle éprouve devant lieutenant ressemblent à ceux que connaît le personnage de Stendhal en entendant parler Julien Sorel avec le comte Altamira («*Le rouge et le noir*», II, chapitre 8).

Cependant, d'autres aspects de sa nature se révèlent peu à peu. Si elle répond au type conventionnel de la jeune touriste anglaise un peu snob, elle voyage animée par une remarquable faculté d'enthousiasme, par le goût de la couleur locale et, prétendument, de l'aventure, par un certain sens artistique. Surtout, elle n'est pas seulement cultivée mais intelligente comme le préfet le constate : «*Sous un extérieur plein de grâce, sous une apparence de légèreté, elle cache une raison parfaite*» (page 405). C'est ainsi que, son intérêt suscité par le silence impénétrable d'Orso, elle essaie de deviner ses projets, puis, les connaissant, se propose de le détourner de la vengeance, se donne la tâche romanesque de l'attirer vers la civilisation moderne à laquelle «*il serait glorieux de convertir un Corse*» (chapitre 4), tout en trouvant qu'il est «*un sauvage trop civilisé*» (page 363) ; qu'elle lui assène : «*Puisque vous êtes un enfant, je vous traiterai en enfant*» (page 365).

En fait, elle connaît déjà un attendrissement dont elle se défend, se répétant avec acharnement que «*M. della Rebbia n'avait été, n'était et ne serait jamais rien pour elle*», alors qu'un conflit se déroule dans son âme ; que, découvrant que l'amour existe ailleurs que dans la littérature, elle s'éprend du beau barbare. Elle apparaît dès lors beaucoup moins superficielle qu'au début du roman, et dévoile un caractère alliant, à la pudeur et à la tendresse, le sens de la raison et des réalités. Sa sensibilité, qui la garde toujours attentive, lui permet de participer au drame sans verser dans l'exaltation ni dans le romantisme, tandis que l'amour qu'elle porte à Orso lentement mûrit, en donnant au mouvement dramatique la caution de sa profonde et simple vérité.

Sa lettre (chapitre 11) est le reflet de son caractère et de ses sentiments. On y discerne :

- Une certaine pudeur. Elle affirme écrire au nom de son père, et n'ose pas dire qu'elle a envie d'aller voir Orso. Cette réserve l'amène à utiliser la litote et l'antiphrase.
- Un tempérament autoritaire car elle, qui a pris l'habitude d'imposer ses volontés à son père, voudrait diriger également Orso, et le taquiner. L'influence qu'elle a sur lui fait d'elle l'adversaire de Colomba.
- Un léger snobisme qui apparaît dans le mélange du français, de l'anglais et de l'italien.
- De la coquetterie : elle fait mention, à plusieurs reprises, de son pouvoir sur le préfet.
- Une tendresse naissante, révélée en particulier par la manière dont elle signe sa lettre.

Les pensées qui la hantent au cours de son insomnie (page 451) traduisent la vérité de sa nature. Plus que jamais, elle aime Orso en fonction de sa conformité avec un parfait héros de roman. Mérimée insiste sur sa gêne quand Colomba la surprend endormie à côté du portrait d'Orso. Si, dans sa déposition au préfet, elle «*rougit jusqu'au blanc des yeux*» (page 455), c'est parce que, pour sauver Orso, elle se compromet, affirme une chose dont elle n'est pas sûre. Mérimée se moque quelque peu d'elle quand, lors de l'attaque des voltigeurs, l'amatrice d'aventures est «*à demi morte de peur*» et répond «*par des larmes à toutes les questions*» (page 465) ; quand, sur le point de retrouver Orso, elle se montre encore encombrée par le souci des convenances, paralysée par ses principes d'éducation : «*Que pensera-t-on de moi?*» (page 467), qu'elle connaît la «*honte*» (page 468), «*comme les demoiselles bien élevées font en pareille occasion*» (page 469). Elle est constamment opposée à Colomba : physiquement d'abord, par sa personnalité ensuite (timidité, douceur, tendresse), enfin par son influence sur Orso.

Les deux Anglais suscitent donc l'amusement du narrateur et reçoivent de légers sarcasmes par leur goût du pittoresque, de l'originalité, par leur snobisme ou leur morgue condescendante, sans pour autant cesser d'être sympathiques. Ils sont totalement étrangers à l'esprit de la vendetta, mais en revanche ne connaissent pas la violence des passions que la civilisation a émoussée en eux. Même après le dénouement de la vendetta, Mérimée continue à les utiliser pour souligner, par contraste, les personnages corses.

Parmi ceux-ci, les Barricini sont des méchants profondément antipathiques, le «*vieux renard*» qu'est l'avocat, avec son aspect maladif et sournois (jusqu'à ce qu'il soit rendu à l'humanité par sa douleur de père), les fils, avec leur arrogance ricanante.

Les bandits sont, et on a pu le reprocher à Mérimée, sans grande ressemblance avec la réalité. Sauf quelques jurons assez inoffensifs, ils parlent une langue toujours correcte, toujours spirituelle, parfois effleurant la préciosité. On oublie trop que l'un d'eux, Brandolaccio, est un ancien soldat de Napoléon sentimentalement attaché à Orso, et que l'autre étudiait la théologie à l'université de Pise, d'où, en raison de ses manières distinguées et de sa culture, son surnom de «*Curé*», quand il fut rappelé en Corse pour un compte à régler. Leur verve et leur humour parfois noirs égaient le récit. Brandolaccio amuse et plaît par son naturel, sa verve, son goût de la plaisanterie, Castriconi, par l'étalage de son pédantisme, le lyrisme, qui étonne un peu dans la bouche d'un montagnard corse qui devrait être plus renfermé, avec lequel il vante à Orso leur «*liberté absolue sous un beau climat comme le nôtre*» (page 473), fait l'apologie de l'«*outlaw*», du bandit généreux, du justicier fier et conscient de sa singularité, qui n'accepte pas les pièces d'or, même si c'est une main amie qui les offre. Après la scène de l'embuscade, l'attitude de Brandolaccio, qui, devant les deux cadavres, n'éprouve aucune émotion, si ce n'est l'admiration de l'artiste, du connaisseur, pour un travail impeccable, pour ce superbe tableau de chasse, marque une détente et souligne par contraste l'émotion violente d'Orso. Soucieux de couleur locale, Mérimée les laissa maîtres du terrain, et ne renonçant pas à leur vie dangereuse. Ils sont les protecteurs de Chilina, une enfant sauvage qui plaît à Mérimée : de celle qui n'est d'abord qu'une sympathique comparse, qu'une simple messagère, il fit peu à peu un premier rôle.

Les acteurs directs du drame, Orso et Colomba, sont traités sur le mode sérieux, plus complexes et analysés plus à fond.

Orso : Il est soumis à une dualité entre son ascendance corse et son passé d'officier français, écartelé entre le monde des civilisés et celui des primitifs, entre la loi française et la vendetta corse. Contre tout usage, Mérimée a, avec lui, créé un Corse qui, du fait des années passées sur le continent où il a fait ses études et amorcé une carrière militaire, l'éducation reçue l'ayant civilisé, a perdu son instinct et sa fougue corses, est plus attaché aux nouvelles valeurs qu'il a acquises qu'aux coutumes de l'île, et qui, dès qu'il a retrouvé sa patrie, met longtemps (il ne faut pas moins d'une centaine de pages !) à

en reprendre l'esprit, à redevenir Corse. Mais aurait-il été vraisemblable qu'en touchant le rivage de l'île il recouvre aussitôt les préjugés corses?

Ce soldat fier mais fatigué, qui traîne sa demi-solde comme une malédiction, est mal à l'aise dans une vie civile qui se révèle encore plus fertile en surprises et en fureurs que la plus mouvementée des campagnes. Le malentendu qui pousse le colonel Nevil à l'honorer du grade de «*caporal*» bafoue tout à la fois le lieutenant de Waterloo, le chef de clan corse, et même l'idole qu'il révère encore, dont il croyait partager la gloire, et qui l'anéantit, de fait, dans sa chute : Napoléon, le «*petit Caporal*».

Il est brave, mais, ayant une autre conception de l'honneur, considère avec horreur la vendetta comme une survivance barbare : ses années de service lui ont appris le respect de la discipline et de la légalité ; en outre son amour est en jeu, et la pensée de Lydia l'aide à résister à l'influence de Colomba ; enfin et surtout il ne peut croire à la culpabilité des Barricini, tend à accepter la version officielle du crime qui les innocentent. Il est torturé par le conflit entre le devoir et la tendresse, qui ne ralentissait presque pas la décision de Mateo Falcone. Encore accessible au raisonnement, au bon sens, à ses engagements vis-à-vis de Lydia, il voit l'instinct sauvage surgir en lui à nouveau, ce qui crée en lui une crise tragique.

C'est que, sans cesse «*agité de résolutions contraires*» (chapitre 17), il est tiraillé entre deux femmes, comme entre deux univers, entre les sages conseils de l'Anglaise et les cruelles exigences de sa terrible sœur dont l'énergie farouche l'effraie : «*Orso, stupéfait, regardait sa sœur avec une admiration mêlée de crainte. [...] tu es, je le crains, le diable en personne.*» (page 427). S'il se méfie de la passion de Colomba qui la «*fait déraisonner*», il est manipulé par elle, est sa victime consciente car il voit très bien (plusieurs «*monologues*» muets en font foi) où elle veut le conduire. S'il conserve presque jusqu'à la fin l'illusion de son indépendance, il n'est guère de chapitre, depuis la rencontre avec Colomba, qui ne soit l'histoire de ses résistances et de ses abdications, et ne le rende émouvant, dans la mesure où il souffre. Par phases successives, il tombe sous son emprise, avec des réticences, des moments de révolte. Longtemps, il croit à l'innocence des Barricini. Leur survenue au cours de la veillée funèbre le révolte. Quand il est enfin convaincu de leur responsabilité, il voudrait opposer à la sauvage vengeance l'appel à la justice, ou laver son honneur par un duel.

Ayant retrouvé la combativité ancestrale, lors de l'embuscade, même si c'est son bras qui arme le fusil, c'est l'âme de Colomba qui, en réalité, est le moteur. Blessé mais ayant touché ses deux ennemis, il devient une sorte de héros, d'autant plus qu'il se montre désolé d'avoir tué.

Dans sa lettre, s'il fait preuve de lucidité, de dignité et de détermination, il se montre, à certains égards, comme un héros romantique victime du destin («*Une malheureuse fatalité m'a poussé*» [page 452]) et banni de la société («*Je sais quel est l'avenir qui m'attend*»). On songe au monologue d'Hernani («*Hernani*», III, 4), mais d'un Hernani sans éloquence passionnée. Car, si Orso se laisse aller un instant à l'amertume et au lyrisme («*Depuis que je vous ai vue, je m'étais bercé de rêves insensés*»), il reste maître de lui et s'exprime dans un style très dépouillé. Il attribue alors à Lydia un rôle de sauvegarde : l'estime qu'elle conservera de lui lui apparaît comme son unique raison de vivre. Il se fait de la femme l'image romantique d'un ange descendu des cieux afin de purifier le cœur de l'amant, d'ennoblir son âme et de la fortifier. Il rend à Lydia la bague qu'elle lui avait donnée au chapitre 7 (pages 365-366) parce qu'elle voulait qu'elle lui permette de combattre «*les mauvaises passions*», les «*mauvaises pensées corses*», c'est-à-dire le désir de se venger. Or, comme il le dit page 461 : «*Je vous avais désobéi*». Lorsque Colomba s'emploie à favoriser son idylle avec Lydia, il est aussi embarrassé qu'elle, apparaissant rêveur et idéaliste.

Finalement, il a pu, sans avoir manqué à sa promesse envers miss Nevil, satisfaire aussi aux lois de l'honneur corse et aux cruelles exigences de sa sœur pour enfin goûter un bonheur paisible auprès de la douce Anglaise.

Il est difficile de nier à Orso une certaine pâleur de caractère, celle du «*civilisé*» puis celle de l'amoureux inquiet.

À Colomba (qui se compare d'ailleurs à la palombe [page 349]), Mérimée a donné, peut-être ironiquement, le nom d'un oiseau qui est symbole de la paix alors qu'elle s'emploie à ranimer la guerre. Mais, justement, s'il aimait l'excès de la passion, il cultiva aussi la subtilité et l'ambiguïté, ce

qui fait qu'il tempéra la naïve férocité de son héroïne, vierge vengeresse qui se dresse fière et pure, par des touches de sensibilité, donna à son personnage une forte dualité, présentant les deux pôles de façon successive : elle est, d'une part, une jeune paysanne d'un pays quelque peu arriéré, et, d'autre part, l'incarnation même de la vengeance.

Au chapitre 5, qui est son chapitre, tout fut organisé par Mérimée pour la présenter de façon suggestive et caractéristique, esquisser d'elle un portrait au pittoresque juste et sobre, un portrait physique d'abord dont les traits essentiels et significatifs sont ceux qui frappent le regard de miss Nevil : : «*Elle paraissait avoir une vingtaine d'années. Elle était grande, blanche, les yeux bleu foncé, la bouche rose, les dents comme de l'émail. Dans son expression on lisait à la fois l'orgueil, l'inquiétude et la tristesse.*» (page 344) et il est indiqué encore plus tard qu'elle avait «*cet air de sérénité triste qui était son expression habituelle*» (page 398). Car, si sa beauté est remarquable, elle n'a rien d'une charmante jeune fille (le rôle est d'ailleurs dévolu à Lydia). et elle apparaît déjà comme un personnage double. Elle est gênée et craintive lors de la présentation aux Anglais, mal à l'aise devant les bonnes manières de ces gens civilisés, montre une certaine gaucherie lors du repas. Mais elle trouble son frère par ses regards étranges, et recouvre son assurance naturelle devant les fusils du colonel. Son ignorance de Dante et l'exaltation qui la saisit à l'audition de l'histoire de Francesca da Rimini précèdent sa déclamation très pure d'une «serenata», laissent prévoir sa rare aptitude poétique qui se manifeste quand, lors de la veillée funèbre, révélant son talent de «vocératrice», elle fit de sa «balatta» une proclamation de sa propre volonté de vengeance (page 402). Elle représente la défense consciente des valeurs traditionnelles («*la ballata nous vient de nos aïeux et nous devons la respecter comme un usage antique*»).

Elle apparaît alors comme une jeune fille vivant seule, ignorante, bornée, instinctive, dans une société fortement patriarcale où les mœurs veulent que la femme soit soumise à l'homme. De ce fait, elle est soumise à son frère, qui de plus est son aîné, a attendu avant d'agir qu'il soit de retour, celui-ci constatant : «*Par un de ces préjugés qu'excuse son éducation sauvage, elle se persuade que l'exécution de la vengeance m'appartient en ma qualité de chef de famille.*» (page 364). Mais cela ne fera que mieux ressortir l'emprise virile qu'elle va exercer sur lui, Mérimée ayant donné à une femme un rôle ordinairement réservé à l'homme.

Cette jeune fille a vécu dans un village, en face des fenêtres de l'assassin de son père, avec un cœur virginal où la haine tenait la place de l'amour, car elle a conservé la sauvagerie, l'intrépidité, l'obstination, le culte de l'honneur, la soif de vengeance et l'admiration devant les armes (les stylets, le fusil de gros calibre offert à Orso et qui «*doit bien porter la balle*») qui définissent sa race. Mais, étant une jeune fille qui reste une jeune fille tout en ne respirant que vengeance et combats, elle nuance par tous les artifices de son sexe la raideur de l'idée fixe qui habite sous un front pur et candide.

Quand elle est à nouveau immergée dans son milieu et qu'elle a résolu d'inviter nettement son frère à accomplir le devoir de vendetta, tant qu'elle est au pouvoir de la fatalité qu'elle doit faire sortir de l'ombre et éclore dans la réalité, elle apparaît assurée, dans ses certitudes corses, cruelle, vindicative, montre une «*fermeté naturelle*» (page 444), de l'ardeur et un caractère impérieux, entier (un peu trop entier peut-être, qui la fait toujours aller jusqu'au bout des choses. Cette farouche «*passionara*», dotée d'une volonté d'acier et d'une absence complète de scrupules, est prête à tout pour venger son père. Comme, pour elle, «*les plus méchants de notre pays ne sont pas ceux qui sont à la campagne*», c'est-à-dire dans le maquis, elle protège de tout son pouvoir le bandit Brandolaccio, lui fournit l'essentiel (le pain et la poudre) ; et, du fait de son indulgence et de son aide, refusant d'y renoncer, elle apparaît comme sa complice.

Impuissante à convaincre son frère, elle se joue de lui, exerce une emprise progressive sur lui, prend possession de son libre arbitre, et le manipule sans scrupule. Mettant tout en oeuvre pour réveiller son âme corse, obéissant à une suite d'inspirations beaucoup plus qu'elle n'exécute un plan d'action, se livrant à son génie au point qu'elle ne s'appartient plus, elle ourdit ses plans, coule des balles, le même en pèlerinage auprès du «muccio» élevé en mémoire du père, lui crie alors : «*Tu le vengeras !*», lui présente des reliques (le fusil, la chemise tachée de sang, les balles religieusement gardées), rassemble des documents pour contrecarrer l'entreprise pacificatrice du préfet, va jusqu'à utiliser des

stratagèmes parfois peu honorables, à recourir à la ruse et même à la perfidie, sans aucun remords. Pour Orso, elle est diabolique, et il se plaint : «*Elle me poussera dans l'abîme*». Elle mutile l'oreille de son cheval, et attribue le méfait aux Barricini. Avec une hypocrisie qui n'étonne plus tellement le lecteur, elle s'accuse d'un mensonge. Même quand elle se tait, elle mène toute la scène jusqu'au moment où elle atteint son but : amener Orso à provoquer les Barricini. Elle, qui emprisonne peu à peu son frère dans un réseau d'amour et de haine, qui lutte pied à pied contre lui pour mieux vaincre leurs ennemis, a pu être comparée (le rapprochement est de l'auteur lui-même) à la fée Morgane. Elle peut, au chapitre 15, porter «*l'orgueil du triomphe sur le front*» ; son dernier mot : «*Nous nous garderons*» marque son énergie et son assurance. Son frère doit reconnaître : «*Tu aurais été un excellent militaire.*» (page 426).

Au chapitre 18, après l'arrivée des cadavres, elle fait preuve d'une pitié méprisante, trait de caractère nouveau, poussé jusqu'à la cruauté, qui accentue le relief du personnage mais diminue la sympathie qu'on peut avoir pour lui.

Mais, une fois la vengeance accomplie, la simple jeune fille innocente et normale réapparaît quand, au chapitre 19, son personnage ayant reçu l'infléchissement conseillé à Mérimée par Valentine Delessert, qui refusait de la voir se livrer à de viles manœuvres de marieuse intéressée, animée par le souci d'assurer le bonheur de son frère, elle accorde un accueil de soeur à Lydia, s'emploie plutôt à provoquer entre eux une rencontre qui, d'ailleurs, pouvait apparaître choquante dans la mentalité bourgeoise du XIXe siècle, à réfuter les arguments de l'Anglaise fondés sur la convenance, à montrer à son égard une légère ironie («*Vous autres femmes des villes, vous vous inquiétez toujours de ce qui est convenable ; nous autres femmes de village, nous ne pensons qu'à ce qui est bien.*» [page 458]), à recourir au pathétique pour emporter son adhésion définitive. On peut juger que, lorsqu'elle s'efforce de brusquer les choses, qu'elle a des éclats de rire, son attitude est un peu vulgaire.

Cependant, sa dernière apparition indique que, malgré le voyage d'agrément, les chapeaux, les robes à la mode et l'éventail, elle est restée une implacable Corse qui se montre cruelle et impitoyable avec le vieux Barricini, savourant la joie de la vengeance, sans éprouver la moindre velléité de pitié ou de pardon : «*Va, ne te plains pas ; tu n'as pas longtemps à souffrir. Moi, j'ai souffert deux ans !*»

Cette âme forte, qui flamboie de mystère et de passion, est d'un sombre romantisme, d'un lyrisme contenu.

Parce qu'elle est le personnage le plus passionné, qui accepte la cruauté et la souffrance qui sont inhérentes à la passion, qu'elle ne recule devant rien, et que, comme elle, elle est «*le diable*», que toutes deux sont dompteuses d'âmes qui jouent du couteau, et ne reculent ni devant le déshonneur, ni devant le mensonge pour atteindre leur but, elle rappelle l'autre grande héroïne de Mérimée, Carmen. Chez toutes les deux, dominer est un besoin ; mais le motif est bas chez Carmen, c'est la sensualité, alors qu'il est noble chez Colomba, c'est le désir de la vengeance. Elle est donc plus respectable que l'indomptable «*gitanilla*».

Et on a pu dire de Colomba qu'elle personnifie la Corse, qu'elle est la femme corse qui transmet la «*corsitude*» et la mémoire du clan, y compris l'impératif de la vengeance. Elle est donc un personnage à la fois individualisé et symbolique. Cette figure indomptable est devenue le symbole de l'âme corse. On a vu aussi en elle une réincarnation de l'Électre antique, elle aussi passionnée et à l'énergie farouche, qui fait peser sur son frère l'obsession de la vengeance, avec ce mélange d'amour fraternel et d'amour de la vengeance qui fait son caractère distinctif, et qui la rend à la fois si touchante et si terrible. Mais en Colomba, les limites de la liberté, les ressources de la volonté sont infiniment plus larges qu'en Électre qui est soumise à la fatalité divine : la jeune fille corse est poussée par des mobiles très humains, est exécutrice d'une sentence qu'elle conçoit dans le détail de son application. Il reste vrai néanmoins que s'exprime à travers elle une loi mystérieuse, inéluctable, qui déborde de beaucoup sa personnalité.

Tels sont les traits qui font de Colomba une héroïne à part dans la littérature française.

Intérêt philosophique

Mérimée, en peignant le déchirement d'une île tentée par la culture continentale mais incapable de renoncer à sa propre nature, se plut à opposer les primitifs et les civilisés.

Il fit de son personnage, qu'il ne jugea pas, une fascinante incarnation de la barbarie, de l'éternelle et irréductible barbarie qui est le fond de l'être humain et qui reparaît sans cesse sous une mince couche de civilisation, le symbole de l'attachement aux traditions et au passé, la représentante d'une société archaïque.

Il manifesta son goût pour l'énergie, dont il avait dit, dans *"La Vénus d'Ille"*, «*l'énergie, même dans les mauvaises passions, excite toujours en nous un étonnement et une espèce d'admiration involontaire*».

Le roman trouve son sens profond dans la présence du tragique dans le monde moderne.

Destinée de l'oeuvre

Le roman fut d'abord publié dans "La revue des deux mondes" (1^{er} juillet 1840). Dans l'ensemble, malgré sa fin immorale, il fut bien accueilli par la critique, qui salua «le meilleur roman de l'année». Sainte-Beuve (si rarement bienveillant) écrivit à Mme Juste Olivier, le 3 août 1840 : «La "*Colomba*" de Mérimée est un chef-d'œuvre qui a réuni ici tous les suffrages. On n'a parlé que de cela pendant quinze jours en tous les lieux. Je ne connais rien de lui de si beau, de si parfait, de si fin. [...] "*Colomba*" connaîtra mieux qu'un succès éphémère, car le livre est une oeuvre classique, donc une oeuvre immortelle, [...] classique, au vrai sens du mot.» Les comparaisons flatteuses abondèrent : «Voilà du Walter Scott !» ou «Voilà du Sophocle !». "La revue de Paris" confirma : «"*Colomba*" n'est pas inférieure à ce que le pinceau de Scott a produit de plus vrai, de plus complet.» En fait, l'abondance de Walter Scott ne rappelle en rien la manière ramassée de Mérimée. Ces comparaisons semblent aux lecteurs modernes inutiles et presque blessantes : "*Colomba*" est une oeuvre assez vigoureuse pour n'avoir pas besoin de tuteurs, et mériter en elle-même l'admiration.

Le classicisme de l'oeuvre explique l'accueil qui lui fut fait par une époque saturée de romantisme. Et les réserves qui se firent jour émanèrent des fidèles d'un romantisme outré, qui reprochaient à la matière du livre une insuffisante nouveauté, à sa composition une mesure trop classique.

Une fois son rôle d'auteur terminé, Mérimée affecta une sorte d'indifférence : il partit le 5 juillet pour les Pyrénées et l'Espagne, d'où il ne revint que cinq mois plus tard. Or, à ce moment-là, la légende napoléonienne entra dans son apothéose avec le retour des cendres, et toute allusion à l'île natale de l'empereur était de nature à stimuler la curiosité.

Avant même que le roman soit publié en volume, quatre contrefaçons attestèrent de son succès immédiat

En 1841, le roman fut publié en volume pour la première fois dans un recueil de trois textes intitulé "*Colomba et autres nouvelles*", contenant "*Colomba*", "*La Vénus d'Ille*" (déjà publiée en revue en 1837) et "*Les âmes du purgatoire*" (déjà publiée en revue en 1834). En 1842 parut "*Colomba, suivie de la Mosaïque et autres contes et nouvelles*", recueil qui incluait toutes les nouvelles du recueil de 1833, sauf "*Federigo*". Ce recueil connut un tel succès qu'il fut réédité treize fois, du vivant de Mérimée, avec des corrections.

Grâce en particulier à la réputation que "*Colomba*" lui avait définitivement acquise, deux ans plus tard, Mérimée fut élu à l'Académie française.

En Corse, la susceptibilité des lecteurs fut touchée par une intrigue qui présentait l'exceptionnel, comme très vraisemblable. Peu flattés d'être un objet d'étude, certains Corses considérèrent la publication comme une action désobligeante. Du fait de l'allusion de Mérimée au fameux coup double de Sartène, dont lui avait parlé en s'en vantant Jérôme de Roccaserra, son ennemi, l'abbé Paul-Marie Pietri, oncle des deux victimes, considéré dans la région comme le génie de la vengeance, dénonça le traité de paix conclu entre les deux familles le 7 décembre 1834, soudoya des bergers qui tuèrent le

fanfaron (4 novembre 1843), rasa sa barbe qu'il laissait pousser depuis la mort de ses neveux, en signe de deuil, et ouvrit grandes ses fenêtres restées depuis lors fermées. Vers 1854, on lut le livre à la vieille Colomba, qui le traita de fable, dépitée de se reconnaître trop bien ou surprise de se voir transformée ; de toute façon, par cette critique, sans le vouloir, elle rendait hommage à l'auteur ; la vérité ne sera jamais connue car, ne sachant pas écrire, elle n'a pas rédigé ses mémoires et ne les a même pas dictés.

"*Colomba*" eut des échos dans la littérature du temps. Alexandre Dumas s'efforça de renouveler à son profit le succès du roman de Mérimée en écrivant "*Une famille corse*", baptisé ensuite "*Les frères corses*", où tantôt il l'imita de très près, lui empruntant jusqu'au nom du chien, Brusco, tantôt tâcha de le corriger et de le compléter en développant le thème de l'honneur corse. Maupassant avait lu "*Colomba*", et l'attrance qu'exerça sur lui la Corse lui inspira une nouvelle intitulée "*Un bandit corse*" qui relate les aventures du bandit Sainte-Lucie, en accumulant des horreurs et des détails de moeurs terrifiants. On peut encore citer les pages célèbres d'Alphonse Daudet sur "*Le phare des Sanguinaires*" ou "*Le naufrage de la "Sémillante"*", et les "*Contes et nouvelles*" d'Emmanuel Arène. Enfin, l'œuvre de Mérimée, révélant une forme originale de sensibilité, valut à la Corse un afflux de visiteurs, poètes ou romanciers, parmi lesquels Gustave Flaubert, Albert Glatigny et Charles Maurras.

Aujourd'hui encore, "*Colomba*" est l'une des oeuvres les plus lues et les plus appréciées de la littérature française.

Le roman fut souvent adapté :

"*Colomba*" (1883), film de l'Anglais Alexandre Campbell Mackenzie ;

"*Colomba*" (1887), film de l'Italien Victor Radeglia ;

"*Colomba*" (1915), film de l'Américain Travers Vale ;

"*Colomba*" (1918), film de l'Allemand Arzén von Cserépy ;

"*Colomba*" (1920), film du Français Henri Büsser, avec Mme Marco-Vici, M. Vina ;

"*Colomba*" (1923), film de Nicolas van Westerhout ;

"*Colomba*" (1934), film du Français Jacques Séverac ;

"*Colomba*" (1948), film du Français Émile Couzinet ;

"*Colomba*" (1975), série télévisée de l'Allemand Nathan Jariv ;

"*Colomba*" (1982), téléfilm de l'Italien Giacomo Battiato ;

"*Colomba*" (2005), téléfilm du Français Laurent Jaoui qui déclara : «Ce n'est pas tous les jours qu'on vous propose de réaliser un western.» Or le rapprochement est juste.

Au XXe siècle, la vitalité du roman resta si forte qu'il continua à passionner les critiques (les Corses étant naturellement au premier rang de ces commentateurs à la fois minutieux et ardents), à être lu par le grand public autant que par les lettrés.

Le cinquantenaire de Mérimée en 1920 montra la place éminente de "*Colomba*" dans son oeuvre.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)